Au café

Dib, Mohammed

VISIT...



MOHAMMED DIB
AU CAFÉ

NOUVELLES • LECTURE DE MICHEL PARFENOV

BABEL
Sirocco



MOHAMMED DIB

AU CAFÉ

Nouvelles

Première publication : Sindbad, 1984

© ACTES SUD, 1996 pour la présente édition
ISBN 2-7427-0805-7

Photographie de couverture :
La Casbah d'Alger dans les années soixante
© Keystone

AU CAFÉ

Il était tard ; je me demandais si je ne devais pas m'en aller de ce café bruyant, sombre. Seul devant une table, je regardais autour de moi les groupes qui bavardaient et fumaient sans relâche. Au fond d'une atmosphère obscurcie, les joueurs battaient leurs dominos avec des claquements de fouet qui, à la longue, portaient sur les nerfs. Les murs étaient recouverts de traînées de crasse et, plus haut, le crépi jaune foncé devenait encore plus sale, jusqu'au plafond noir de suie. Contre les murs couraient des banquettes en bois, longues et larges, pouvant porter jusqu'à dix personnes, tandis que de vieilles chaises de paille, poussiéreuses, traînaillaient au milieu de la salle. Un brouillard de fumée dense s'amassait sur tout cela et, lentement, sous la clarté blanche des ampoules se diluait en une vapeur diffuse et âcre.

Je regardai la porte ; une étrange lourdeur m'enchaînait à mon banc. Derrière les vitres, le ciel était pesant et funèbre. Avec un hululement sourd et ininterrompu, le vent secouait les grands arbres de la place du Beylick, qui se fondaient dans l'obscurité. Je n'eus plus la force de partir.

Je me renfonçai dans mon coin ; une douceur intime, envahissante, une lancinante incertitude, enveloppèrent mon cœur et je continuai de songer à la nuit hostile, pluvieuse, qui étouffait la ville. Dans ce café, parmi la masse enfumée de ces gens remuants, j'avais au moins un refuge et je pouvais goûter à cette bonne sensation de chaleur.

Il n'y avait guère que des pauvres hères ici, un ramassis de sans-foyer, et aussi des fellahs déracinés, ayant déserté la campagne, reconnaissables à leurs visages aux traits durs, recuits, profondément ravinés. Les uns comme les autres respiraient le même air de misère. Chacune de ces existences traînait, là-dedans, comme l'une quelconque de ces chaises, aussi inutile et boiteuse. À l'exception toutefois d'un petit homme entièrement engoncé dans une djellaba de laine blanche, soigné et propre, dont la présence paraissait étonnamment déplacée en ce réduit où se mêlaient habits fatigués, chéchias graisseuses, burnous et manteaux en loques.

Comme la plupart de ceux qui étaient là, je laissais passer les heures. Je savais pourtant que mes enfants m'attendaient, que ma femme m'attendait. Eh quoi ! Depuis plusieurs jours je ne leur avais pas porté à manger, depuis plusieurs jours, pas un sou n'était tombé dans ma poche. Alors je préférais rester au café.

Il pleuvait ; la nuit était tombée depuis longtemps. Le vent soufflait par bourrasques glacées et je me tassais dans mon coin, engourdi, essayant de tout oublier, sauf cette chaleur douce qui s'était logée dans mon corps. Je me recroquevillais sur moi-même pour la retenir pendant que la vie trépidante du café bouillonnait alentour. Patiemment j'attendais, moi aussi ; j'attendais que la fatigue terrasse mes enfants, ferme leurs yeux qui posaient une interrogation muette et terrible, toujours la même, dès qu'ils me voyaient rentrer. J'attendais que le sommeil défasse leurs pauvres membres étiques, pose sur leurs petits visages gris, et comme couverts de cendres, une expression enfin reposée. J'attendais que ma femme, lasse de veiller, se couche. J'attendais.

Dehors, l'obscurité, l'humidité pénétrante, froide. Le grondement du vent se faisait plus assourdissant et, par instants, la pluie frappait brutalement et à coups redoublés les baraques du beylick qu'on distinguait vaguement adossées les unes aux autres. Mon cœur, lui, se serrait sur l'impression de vivifiante tiédeur que je ressentais dans ce café, les pieds au sec. Pourtant le petit feu allumé en moi s'obstinait à fondre tout doucement. Je scrutai encore les ténèbres à travers les vitres embuées. Soudain je frissonnai. "Voilà trois ans que cela dure, pensai-je. Trois ans que je vis dans la crainte de rentrer chez moi." Et je regardai droit dans les ténèbres. À cette seconde, il me sembla voir une trogne hideuse m'adresser un rictus énigmatique et froid.

Le bruissement entêté des gouttes invisibles qui tombaient appelait en moi des idées tristes. Sans doute mon imagination énervée, excédée, se divertissait-elle à dresser devant mes yeux ses fantaisies malsaines, ses bizarres simagrées. Quoi qu'il en soit, pendant que la pluie crépitait sur les toits des baraques, que le vent sifflait sur une note inquiète et geignarde, que des rafales retentissaient avec monotonie et désespérance, quelque chose d'intolérablement ennuyeux, de lassant jusqu'à l'écœurement me gagnait, quelque chose qui me donnait envie de fuir le diable sait où.

Je fixais ainsi la porte du regard, roulant dans ma tête de moroses pensées, toujours pris entre mon désir de partir et le besoin invincible de prolonger encore de quelques instants ce répit, quand, poussant faiblement un battant, comme si les forces lui manquaient, un homme se glissa à l'intérieur du café. Crénom !… Un tel gaillard, arriver comme cela, sur la pointe des pieds ! Ayant passé la porte, il resta immobile. Il posa des regards profonds, insupportablement absents, sur la salle, les gens, les murs ; je fus troublé par leur expression.

Dans l'atmosphère surchauffée du café, il dut éprouver tout de suite une sensation de bien-être ; ses épaules, qu'il relevait vers ses oreilles, retombèrent peu à peu. Cet homme était grand, large de coffre ; il paraissait avoir atteint et même dépassé la quarantaine. Mais comment se pouvait-il qu'il eût une barbe

entièrement grise ? N'était son costume européen, à cause de la barbe, je l'aurais pris pour un adepte de la secte des *derkaoua* [1]. Avec cela, il avait un beau visage maigre, un de ces visages à l'expression noble et douce, empreinte malgré tout de sévérité et, même, de tristesse, qu'on rencontre fréquemment chez les paysans qui vivent aux abords immédiats de la ville.

Ses yeux clignotèrent un peu, piqués par la fumée ou la clarté sèche des ampoules électriques nues, accrochées comme des poires à leur fil. De tous côtés, des volutes grises se déroulaient dans l'air épais de la salle. Un bruit de voix indescriptible, traversé de cris, d'appels, de discours indistincts, de rires, montait inlassablement, comme dans une sorte d'hystérie générale, confuse et fracassante.

L'expression qu'on déchiffrait sur le visage de l'homme était aussi insolite que celle du regard : on eût dit qu'il venait d'un pays lointain, qu'il ne connaissait pas la langue ni les coutumes des gens qui l'entouraient, et que c'était pour cela qu'il se contentait, comme il le faisait, de contempler personnes et choses sans espoir de communication. "Après tout, me disais-je, ce n'est sans doute qu'un pauvre diable venu mendier en dépit de l'heure." Manquant d'habitude, il ne devait pas oser tendre la main. Et il voulait aussi profiter, peut-être, de l'effet bienfaisant de l'air chaud, avant de retourner à la nuit inclémente.

Pendant que je réfléchissais ainsi, j'observai tout de même qu'il n'avait pas l'air d'un mendiant ni d'un vagabond : son complet de drap marron n'était pas neuf, mais il était encore très correct et avait, je le reconnais, une meilleure apparence que le mien ; les chaussures qu'il portait aux pieds paraissaient, aussi, être en bon état.

Alors, comme s'il s'était dégourdi, il s'avança vers les tables. Il portait sur moi, maintenant, son curieux regard ; il venait dans ma direction d'une démarche précautionneuse, feutrée. Parvenu devant ma table, il poussa un peu, avec ménagement, en se baissant, l'un des petits bancs qui se trouvaient là, et s'assit sans autre forme.

— Dieu te vienne en aide, dit-il en guise de salutation.

Sa voix était commune mais il y avait sur elle comme un voile qui lui faisait rendre un son sourd. Il mit un coude sur la table en évitant les flaques noirâtres qui s'y étalaient par endroits. La table de bois vacilla sous le poids. Il retira son coude et plaça les deux mains sur ses genoux en redressant le buste. Durant tout ce temps-là, ses regards demeurèrent attachés sur moi. À présent qu'il s'était rapproché, je voyais que ses yeux gris bleuté, sous les sourcils drus, avaient je ne sais quoi de rêveur, tout grands ouverts qu'ils étaient. Examinés ainsi à peu de distance, ils perdaient leur déconcertante fixité. Mon voisin fut un bon moment silencieux.

Oubliant déjà sa présence, je retombai dans mes pensées. J'imaginais les petites figures pâles et pointues de mes enfants endormis, ayant perdu tout espoir de me voir revenir. L'homme, à mes côtés, toussota d'une toux spéciale. Alors je compris qu'il voulait m'adresser la parole.

— Frère, je sors de prison, m'informa-t-il de sa voix étouffée.

Ce fut pour moi l'illumination : comment ne l'avais-je pas compris avant ? Tout en lui le proclamait. Son allure glissante, muette, la docilité de sa démarche, ses yeux qui paraissaient aspirer toute chose, la voix posée, assourdie… Bien sûr ! Tout cela désignait éloquemment l'homme qui a passé un long temps, peut-être des années, à l'ombre des pesantes murailles de la prison civile. Comment ne l'avais-je pas deviné plus tôt ?

Une pensée inquiète vint me troubler. Cet homme était venu vers moi, sûrement, avec l'intention de quémander une aide, ne fût-ce qu'une maigre obole. Or, dans le fond de ma poche, j'avais tout juste les quelques francs avec lesquels je comptais payer le thé que j'avais bu, il y avait une couple d'heures. Le verre avait même disparu de la table, emporté par le garçon. Celui-ci, qui connaissait ses clients, jugeait inutile de leur laisser les verres jusqu'à ce qu'il fût payé.

Je regardai mon compère. Sachant que je ne pouvais lui être d'aucun secours, je m'apprêtais à lui tourner le dos, même à lui manifester mon hostilité, de telle sorte qu'il se verrait privé de toute velléité de pousser la conversation plus avant. Puis j'eus honte de moi-même. Je lui jetai alors des regards encourageants. Je fus sur le point de lui demander la raison qui l'avait conduit à la prison, mais je me retins à temps.

Brusquement, je ne sais pourquoi, je me revis à Paris quand, il y a longtemps, plein d'illusions, je m'y étais rendu, croyant comme beaucoup de mes compatriotes trouver aisément du travail. Je venais d'arriver. Par bonheur, j'avais pris mes précautions : j'avais sur moi toutes mes économies, une somme assez rondelette, ma foi, qui allait me permettre de vivre sans souci pendant deux mois au moins dans ce Paris que je ne connaissais pas. Je passais un jour dans une petite rue, quand je fus abordé par un bonhomme de Français qui était court sur jambes, gros, la tête en forme d'œuf couronnée d'une tignasse laineuse, rousse et tellement frisée, que l'on aurait cru que ses cheveux avaient été récemment grillés par des flammes. Il me tendait deux billets jaunes de métro. J'avais tout de suite remarqué l'expression de ses yeux. Elle ressemblait tout à fait à celle de l'homme que j'avais devant moi en ce moment, au café. Le rouquin me dit :

— Voulez-vous m'acheter ces tickets, monsieur ? Je sors de prison, je n'ai pas le sou.

Sans rien dire, je pris de l'argent dans la poche droite de mon veston, où je

mettais quelques petites coupures et de la monnaie pour mes dépenses de la journée. Je lui mis cet argent dans la main et, bêtement, j'acceptai ses billets de métro. Mais dès que je me ravisai et voulus le rappeler pour lui rendre ses malheureux tickets, il avait disparu.

Bien du temps s'était écoulé depuis cette époque-là. Je m'étais retrouvé de nouveau en Algérie, et de nouveau sans travail… mais laissons cela !

En face de mon voisin, je me demandais maintenant si vraiment quelque signe mystérieux me désignait à l'attention des gens de cette sorte, les attirait vers moi. Je questionnai cet homme :

— Depuis combien de temps étais-tu en prison ?

— Cinq ans, me répondit-il d'un ton calme.

J'avoue qu'une pensée saugrenue me traversa l'esprit à cet instant. "Voilà trois ans que, moi, je cherche du travail, et celui-là n'a connu, somme toute, aucune difficulté cinq années durant." Dès lors, je fus curieux d'apprendre comment il en était arrivé là.

À mon intérêt se mêlait un début, je le remarquai, de sympathie. Je n'ai jamais éprouvé de crainte devant l'homme, quel qu'il soit. En général, même un assassin n'est jamais un être irrémédiablement perdu. Pour ces gens, qui sont considérés communément comme le rebut de la société, ce qu'il y aurait plutôt à craindre, c'est précisément un châtiment trop lourd qui pourrait bien éteindre en eux l'étincelle humaine, tuer dans leur cœur les aspirations généreuses, et les transformer en bêtes féroces. Mais, en cet inconnu, je sentais quelque chose de tout à fait à part, quelque chose d'excitant et d'insolite.

Je jetai sur lui un regard. Il fermait les yeux. Il avait réellement un beau visage ; la barbe grise, frisant aux extrémités, également répartie autour de sa figure, lui seyait admirablement et lui donnait un air de spiritualité qu'on ne saurait exprimer. Quand il rouvrit les yeux, au bout d'un instant, il posa sur moi un doux et pitoyable regard. Je fus saisi : ma curiosité fit place à une impression qui était, pour moi, toute nouvelle et désagréable. Afin de dire quelque chose, et surtout pour chasser le malaise que je ressentais, je prononçai les premières paroles qui me vinrent en tête :

— Pardonne-moi, je voudrais bien t'offrir un verre de thé, mais je n'ai pas d'argent. Sauf ceci, pour payer le thé que j'ai bu.

Je lui montrai dans le creux de la main les quelques francs, mêlés à des débris pelucheux, à des miettes de pain toutes grises et à des brins de tabac, que j'avais pêchés dans une poche.

— Comment ? fit-il, relevant très haut ses sourcils, l'air surpris. Pas du tout ! C'est moi qui paye. Tu m'excuseras si je n'ai rien dit : je ne croyais pas que tu voulais boire quelque chose…

J’allais lui répondre qu’il n’était pas question de moi, mais il avait déjà appelé le garçon. Quand il le pria de nous apporter une grande théière, celui-ci parut étonné par l’imprévu d’une telle commande. Il fut sur le point de dire, quoi ? – on ne sait – puis il hésita, et s’en alla sans avoir ouvert la bouche.

— Eh ! dit mon interlocuteur. Pourquoi pas ? L’occasion en vaut la peine, tu ne crois pas ? On ne sort pas de prison tous les jours.

Il se tut et n’ajouta plus un mot jusqu’au moment où la théière fut posée entre nous.

— Là-bas, poursuivit-il, j’ai gagné de l’argent. Car on nous faisait travailler. À mon départ, ils m’ont tout remis.

Empoignant la théière, il se mit en devoir de remplir les verres.

— Je ne connais personne ici. Tu voudras bien me permettre.

Mais, malgré cette conversation, je devinais en lui l’homme qui n’avait pas le goût de se dépenser en bavardages. Ses phrases étaient brèves et pas toujours claires d’ailleurs.

Je lui adressai alors des paroles que je ne me serais jamais cru capable de dire à un inconnu :

— Tu as un bon visage…

Je ne me retins plus et ajoutai :

— Tu ne ressembles pas à un… assassin.

Se tournant vers moi d’un air résolu, il se campa sur son banc, appuya les mains contre ses genoux et parla d’un trait.

— Tu penses que j’ai tué, vieux frère ? Que je suis une bête sauvage ? Non, je ne suis pas ce que tu crois.

Il parla ainsi longtemps, fermant souvent les yeux, sans interruption. Il s’exprimait lentement, d’une voix distincte, quoique basse ; ses lèvres, en remuant, révélaient leurs contours fermes. Je voudrais me rappeler toutes ses paroles. Elles avaient un accent insolite. Son regard aussi avait une expression particulière. Il reflétait une telle pitié qu’il m’oppressait. Mais l’inconnu, lui, tranquillement, parlait comme jamais un homme ne parle de lui-même.

De ce moment, je sentis que je perdais mon assurance. Toutes les idées qui me paraissaient être un appui solide me quittèrent. Cet homme, dont j’ignorais l’existence une demi-heure plus tôt, par ses propos, par son regard, venait de bouleverser mon horizon habituel et mettre à nu le mensonge – oui, le mensonge, j’ose le dire à présent – du monde, l’hypocrite satisfaction qui couvre et enveloppe la vie. Ainsi moi, qui n’avais reçu que des rebuffades jusque-là, je m’en accommodais au fond de moi-même, j’acceptais tout. Mais pourquoi cela ? Simplement parce que je m’imaginais que tout finirait par s’arranger, qu’il me suffisait donc d’avoir de la patience. “Que j’aie une bonne prise sur la vie,

disais-je pour me consoler, et je montrerai de quoi je suis capable.” Mais en attendant, berné par ce sentiment de fallacieuse sécurité, je perdais pied chaque jour davantage, j’allais de plus en plus à la dérive…

Je ne révélai rien de mon désarroi à l’inconnu, bien qu’il dût en deviner quelque chose.

Voici l’histoire qu’il me conta.

L’homme n’avait pas voulu tuer, mais voler. C’était la première fois qu’il volait. D’après ce que j’ai pu comprendre, son acte avait été dicté par la faim, le désœuvrement et un terrible ennui ; tout cela le rongeait à la fois. La chose se produisit dans les circonstances suivantes : un soir qu’il errait, sans travail, apparut sur son chemin un charreton qui ramenait de la gare de grandes boîtes en carton. Il se glissa derrière le véhicule, fendit aisément une boîte avec un canif. Le conducteur marchait à l’avant, à côté de son cheval, sans se douter de ce qui se passait dans son dos. “Je ne savais pas ce que j’allais trouver, fit remarquer mon voisin. Or c’était des biscuits ! Une aubaine, hein, vieux frère ? Ils étaient pour les gens distingués de la ville. Eh bien ! moi aussi, j’en aurai ma part, me suis-je dit.” Il y puisa à pleines mains, s’en remplit les poches, en glissa sous sa chemise. Le conducteur l’aperçut et se jeta sur lui. Mon homme lui assena un coup de poing à la tempe. L’autre tomba.

— Je le regarde, dit-il. Il reste allongé à mes pieds, le visage tourné vers moi, les prunelles exorbitées, la bouche béante. Soudain je suis frappé de stupeur. Je me baisse et je veux lui soulever la tête : elle est pesante comme un billot de boucher et glisse de mes mains d’un côté, puis de l’autre. Ses yeux conservent encore leur expression de colère, mais qui se mue déjà en une dureté glaciale, affolante. Je sens alors mes mains se couvrir du sang qui suinte de son crâne. Pendant ce temps, le charreton s’éloigne tout seul, entraîné par la bête aveugle. Brusquement je me redresse et me mets à hurler comme un dément : Ho ! bonnes gens, j’ai tué !

Peu de temps se passa entre le drame, rapide et brutal, et l’instant où il fut conduit au commissariat de police, puis en prison.

En parlant, il regardait devant lui. Bien que ses yeux clairs fussent immobiles, il me semblait y voir tressaillir la lueur indécise de l’effroi qui saisit l’homme mis soudain en face de son destin. Sans se rendre compte de ce qu’il faisait, il avait joint les mains, et maintenant il les serrait, les nouait très fortement, à faire craquer les os.

— En prison, reprit-il, entouré de voleurs et de criminels, j’ai vécu comme dans un brouillard. Je ne comprenais plus rien à ce qui m’arrivait ; mon âme suait de terreur à cause des pensées qui venaient la visiter. La nuit, il me semblait les entendre s’agiter près de moi, et mes cheveux se hérissaient. Pendant

longtemps j’ai vécu dans cet état ; je ne connaissais plus le sommeil, je ne touchais pas à la pitance qu’on me donnait, elle restait intacte. J’étais attentif uniquement aux pensées qui poussaient, qui proliféraient en moi. Mais quoi ? Qu’est-ce qu’il y a donc ? me disais-je sans cesse ; un homme respire, accomplit sa tâche ; j’arrive, je lui donne un coup – et plus d’homme ! Qu’est-ce que c’est ? Où est donc la vie ? Dieu l’a créé, et moi je l’ai tué. Ainsi je n’ai pas eu pitié de son âme, ni de son effort, ni de sa misérable existence, ni de la sueur de son corps, ni de la femme qui l’a mis au monde… C’est comme si on m’avait donné un mouton et qu’on m’eût dit : Égorge-le. Il est pareil à moi, et moi, je le tue comme si c’était un animal.

“Après cela, je sors de prison, mais je reste toujours comme endormi ; je comprends encore moins, maintenant, ce qui se passe dans le monde. Je vois bien des gens qui déambulent, vont, viennent ; ils s’agitent, bavardent, achètent, vendent, travaillent, bâtissent ; les uns courent, les autres flânent, traînant la savate ; certains passent en voiture, et le plus grand nombre à pied. Mais aucun de ceux-là ne se doute des pensées qui me trottent dans le crâne. « Je vais recommencer à chercher du travail, me dis-je. J’irai en demander partout. De nouveau je serai tenté de voler, si je n’en trouve pas. Quand la faim devient trop forte… » De nouveau, des idées bizarres me tournent autour. « Je peux tuer encore *n’importe qui* », souffle quelqu’un dans ma tête. Ou : « *N’importe qui peut me tuer !…* » Il me semble, dès lors, que le monde se vide, encore, et toujours plus ; de la foule que je côtoie, il ne subsiste qu’une armée d’ombres inconsistantes, irréelles.”

Il parla ensuite de la faiblesse de l’homme ; son visage d’ascète s’assombrit, se revêtant d’une beauté inspirée. Malheureusement, une folie sinistre allumait son regard, et les mots qu’il employait étaient lourds, comme s’il les puisait dans un délire.

— En prison, je vivais replié sur moi-même, toujours silencieux, évitant les autres condamnés. Ceux-ci me demandaient : “Pourquoi vis-tu si tristement, hé toi ! Tu as perdu quelqu’un ? Portes-tu le deuil ?” Il était bien question d’avoir perdu quelqu’un ! C’est aux hommes que je pensais, au monde comment il est fait. Ah, il est bon, le temps où l’on ne sait que se poser des questions. Je regardais tous les prisonniers et je murmurais : “Que le Seigneur vous ait en Sa sainte garde ! Votre vie est fragile. Vous êtes sans défense contre le monde qui vous broie, vous piétine, vous rejette comme des objets hors d’usage ; et vous ne le savez pas.” Ainsi je vivais continuellement avec ce poids sur l’âme.

En disant ces mots, mon voisin soupira profondément ; ne sachant comment répondre à ses propos, je me sentais mal à mon aise. Il était évident que ces paroles étaient celles d’un demi-fou, mais elles remuaient en moi des régions

obscures où elles réveillaient des échos lointains et douloureux. J'étais en train de ruminer ces pensées, quand il reprit, avec une sorte de dépit :

— Voilà des hommes qui ont été mis au rebut ; désormais ils vivront toujours en marge et ne compteront plus. Et pourquoi ? Parce qu'un jour ils ont volé une miche de pain ou une poignée de riz. Le pire, c'est qu'ils ne réfléchissent même pas à leur condition. Voilà ce qui m'inquiète. Et des quantités de vies peuvent être ainsi brisées ! Penses-y seulement ! Où est l'interdiction qui te défendra de faire du mal ? Où est l'interdiction qui te préservera du mal qu'on voudra te faire ? Il n'y en a nulle part, il n'y en a en rien… Le principal n'est pas en toi, ni dans ta mauvaise pensée : "Je vais voler", mais dans le monde qui fait de toi un chacal glapissant. Car ce n'est pas toi qui es pourri, c'est le monde. On dirait un abcès qui n'arrive pas à crever.

Les yeux mi-clos, comme s'il poursuivait une idée insaisissable, l'homme chuchota d'une voix blanche :

— J'ai compris que mon sort est injuste.

Puis, inopinément, il sourit. Une incroyable fraîcheur se répandit sur ses traits.

— Oui, me dit-il. Je pense à mon avocat. C'était un de ces jeunes hommes d'aujourd'hui : des cheveux huilés, de la prestance, du savoir, et quelle éloquence !… Lui aussi était un ami du peuple. Mais aux yeux de ces gens-là, qu'est-ce que nous sommes ? Il criait toujours : "Qui peut dire du mal de cet homme ? Aucun des témoins n'en a dit un mot…"

Voilà comment il me défendait. De fait, il m'a bien défendu. Mon meurtre ne m'a valu qu'une peine légère : cinq ans de prison. Seulement, après ça, que s'est-il passé ? Tout est rentré dans l'ordre ; il n'y a rien eu de changé.

Mon interlocuteur s'arrêta de parler, souleva son verre et avala une rasade de thé. Ensuite, il s'éclaircit le gosier et poursuivit posément :

— Pour cela, je dis : les avocats, c'est de la bagatelle ; défends-moi quand j'en ai encore besoin, défends-moi avant mon crime, et ne me laisse pas en arriver là… Après, il est trop tard !… Une fois que je suis lancé, personne ne me rattrapera, j'irai jusqu'au bout, je courrai jusqu'à ce que je tombe. Vous pouvez me ligoter, mais c'est le monde qu'il faudrait changer, imbéciles ! Et surtout ne m'enseignez pas comment il faut vivre ; peut-être serais-je capable, tel que je suis, de vous donner des leçons là-dessus. Donnez-moi plutôt la possibilité de vivre ! Comment ne comprenez-vous pas cela ? Condamnez-moi sévèrement, condamnez-moi à mort ; cela vaudrait mieux… C'est votre monde qui me dégoûte. Les hommes en souffrent trop. Il vaudrait mieux nous supprimer. Sinon… sinon… nos bras poussent et s'allongent de plus en plus. Quand nous aurons assez bu de cette lie, c'est nous qui vous supprimerons.

Ayant dit ces mots, il retomba dans son mutisme. Il ne bougeait plus. Sa

physionomie, même, se figea. Cette immobilité jointe au silence faisait naître progressivement en moi – je le sentais – de la crainte : j'avais peur de mon voisin. Je cherchais ce que je pouvais bien lui dire, mais je ne trouvais rien.

Ce fut lui qui se remit à parler.

— Chienne de vie…, proféra-t-il distinctement.

Mais ce n'était pas du tout une plainte : il y avait beaucoup trop d'indifférence sous cette parole. Manifestement, il pensait à quelque chose d'autre. Je me dis quand même : "Voilà un homme qui a réfléchi ! Il est arrivé à une conclusion que je ne peux pas réfuter sans me contredire."

Je restai muet. Lui, comme s'il ne le remarquait pas, déclara encore une fois tout haut :

— Chienne de vie…

Cette fois je discernai l'accent de douceur qu'avait sa voix songeuse. Cette fois encore, nulle plainte ne vibra dans sa phrase. Il était évident que cet inconnu était parvenu à une lucidité sereine.

Une telle lucidité me fut indiciblement pénible, et je compris que, si je continuais à me taire, j'allais devenir fou – comme cet homme !

À cet instant, il me demanda la permission de commander encore du thé. Nous en étions à notre deuxième théière ; il insista.

— Pourquoi pas ? J'ai de l'argent, que j'ai gagné en prison.

Il donnait des coups du plat de sa main sur la poche de sa veste en faisant tinter des pièces.

— Tu n'es pas pressé, disait-il. Tu n'as rien à faire, à cette heure-ci. Alors reste.

Ce soir-là, je m'attardai encore plus que d'habitude au café. Dehors, dans la rue, une pluie sombre et grasse comme de la poix clapotait et gargouillait opiniâtrement.

TERRES INTERDITES

Les femmes protégeaient leurs yeux des deux mains en visière. Le jour lacérait l'espace, en proie à un intense éclat, bien que le soleil demeurât caché.

Intriguées, elles guettaient la silhouette du bonhomme qui apparut au bas de la montée. D'ici, les terres dégringolent en pente abrupte puis se bombent insensiblement. Ce gros hanneton grimpait en agitant ses antennes à travers la grisaille déserte.

Rouge et ocre, quelques maisons de terre étaient posées à cru sur le roc qui affleurait çà et là sur le dos de la colline. Autour, la lande se hérissait de tiges sèches qui craquaient au vent. Les chaumes fichés au sol roussissaient à perte de vue. Dans cette solitude, les oliviers échevelés et têtus projetaient des ombres évasives.

Le visiteur surgit presque, énorme, quoiqu'il fût cassé par l'âge, tout en haut de la côte. Son corps était ficelé dans un froc sale et haillonneux. Débraillé, poudré de terre, il semblait épuisé, indiciblement las. "Comme si, pensaient les femmes qui le surveillaient, il venait de loin, de très loin."

Dans le passage, ne prêtant guère attention à son arrivée, des gamins virevoltaient en une ronde excitée. Ils hurlèrent subitement, soulevés par une explosion de joie. Des hardes crasseuses pendaient en lanières autour de leurs jambes ; la turbulente bande sautait, inlassable, prise à son jeu.

Éparpillés de plusieurs côtés, des nouveau-nés, qui les fesses nues, qui les yeux purulents, sucés par des poignées de mouches, rampaient dans la poussière.

Les commères se tenaient devant chaque porte, le pan de leur tunique rabattu sur la tête. Elles observaient l'étranger.

L'interpellant à distance :

— Que viens-tu faire par là, petit père ? s'enquit l'une d'elles.

Dans un halètement rogue, le grand diable se mit à gueuler :

— Vous avez un homme qui s'appelle Tahar. Il habite cette *déchra* [2] !… C'est lui que je veux voir…

Le son gargouilla puis s'étrangla au fond de sa gorge. Deux femmes s'en furent à sa rencontre ; l'abordant, l'une lui enleva son bâton, plaça la main crevassée du vieillard sur son épaule, pendant que l'autre le soutenait par le bras.

Les trois ensemble vinrent jusqu'aux maisons.

— Là, repose-toi.

— Merci, mes chéries, émit l’étrange personne d’une voix sifflante.

Les autres femmes s’approchèrent peu à peu, détaillèrent l’intrus d’un regard paisible. De temps à autre, elles gourmandaient les chiens jaunes qui flairaient le sol à leurs pieds.

Les bambins continuaient de sauter là-bas et de pousser des clameurs pointues.

— Ainsi, c’est Tahar que tu cherches. Que lui veux-tu ? interrogea la paysanne qui l’avait hélé la première.

Le souffle oppressé, l’inconnu hocha la tête. Il prononça dans un râle :

— Appelez-le. J’ai à lui parler…

Se tournant vers la montagne, la femme entonna un appel prolongé. Elle modula :

— Yaaa Ta-haar !

Deux, trois fois.

L’écho roulait le nom lancé à travers l’espace. La réponse arriva, puissante et grave :

— Ouah !

— Viens… Quelqu’un veut te voir…

Ce n’est qu’au bout d’un long moment que les fellahs arrivèrent ; ils débouchèrent devant les habitations :

— Eh, *viejo* ! fit l’un. Sois le bienvenu. Qu’est-ce qui t’amène ?

L’étranger ne répondit pas mais souffla bruyamment. La sueur cheminait lentement dans les rides profondes qui lui creusaient le front, les pommettes, les tempes, avant de s’égoutter dans une barbe grise, rêche comme de l’étoupe. Sa figure prenait des reflets métalliques que rendait encore plus vifs sa peau noire.

Les hommes l’entourèrent après avoir repoussé les commères en arrière. Penché de côté, assis par terre, le vieux empoigna son gourdin ; près de lui, quelques-uns s’accroupirent sur leurs talons. Les autres attendaient debout.

— Respire, petit père. Nous ne sommes pas pressés, dit l’un des montagnards.

Le même adressa des signes à une femme qui s’éloigna.

— Aujourd’hui tu resteras au douar. Hein, si ça te plaît ? Tu y passeras la nuit.

Le vagabond fit non de la tête.

— Par Dieu ! répliqua le fellah, ce n’est pas la peine d’aller plus loin.

Tous l’approuvèrent.

À ce moment revint celle qui avait quitté le groupe : elle portait un pot d’une main et de l’autre tenait une moitié de galette.

— Rafraîchis-toi avec la bonne eau, dit la paysanne.

Elle déposa devant l’hôte le pot émaillé sur lequel elle plaça la galette. Puis elle s’écarta.

— Je ne peux pas rester, dit l'homme. Mais voilà, il y a ceci.

Il se fouilla ; d'entre ses loques, il extirpa une liasse de papiers imprimés.

— Lequel est Tahar ?…

Il dévisagea les fellahs.

— Moi. Qu'est-ce ?…

— C'est à toi, Tahar, que je dois les remettre : les voilà donc. Je crois que tu sais à quoi ils doivent servir.

L'homme nommé Tahar fut sur le point de se lever, les papiers à la main ; le vieillard ajouta :

— Attends. Écoute-moi, écoutez ; *ils* ont assommé quelqu'un de chez vous. Sadak. C'est son nom.

Ils restèrent cois. Quelques femmes gémirent.

— Assez, gronda un paysan. Rentrez chez vous !

— Allez le chercher, dit le vieil homme.

— Où est-il ?… demandèrent les fellahs.

Tahar se dirigea vers l'échoppe de Bachir. En même temps les autres hommes partirent dans la direction indiquée par l'étranger.

— Je vous rejoindrai, dit Tahar.

Il ne demeura plus que des femmes en compagnie de l'inconnu.

— Pourquoi lui ont-ils fait du mal ? se lamenta l'une d'elles. Oh, le malheureux !

— Que leur a-t-il fait ? voulut savoir la plus vieille.

— Rien. Mais vous avez vu.

— Ya ha ! s'écrièrent les paysannes.

— Il parlait du vote, grogna le vagabond.

— Avait-il quelque chose à y gagner ?

— Il voulait faire comprendre aux nôtres… C'était dans l'intérêt de tout le monde. Nous pourrions choisir les hommes qui parleraient pour nous devant le pays. Mais *là-haut* on ne veut pas entendre nos voix. Alors, voilà ce que ça donne !

— Ça devrait être expliqué, fit la vieille.

Elle prit ses voisines à témoin :

— N'est-ce pas, vous toutes ? N'est-ce pas, Zahra bent Mhammed ?…

— Oui, lalla Fatma.

— N'est-ce pas, Halima, Kheyra, Alia ?

— Oui, dirent les femmes.

— N'est-ce pas, Salma ?…

Salma, que sa grossesse alourdissait et rendait nonchalante, tint à venir voir

aussi le visiteur. Même Salma acquiesça. Les figures de ces paysannes étaient pétries dans une argile ferme où les yeux mettaient une lumière transparente. Une flamme inquiète flottait dans leur regard.

— Nombreux sont ceux qui expliquent, convint l'homme. Mais il n'est pas facile, aux nôtres, de faire entendre leurs voix.

Le vieillard rit par petites bouffées.

— Tu ne vas pas t'imaginer que la loi pourrait être pour nous !

Il considéra sa main parcheminée et parut réfléchir. Ses yeux se rétrécirent.

— Et nous sommes des millions, dit-il songeusement.

Il s'agita, tenta de se lever ; mais il dut faire appel aux paysannes qui le halèrent par les mains.

Quelques instants plus tard sa silhouette décroissait sur la pente.

— Il a bu l'eau, remarqua Salma. La galette est restée intacte.

— Cet homme n'a peut-être pas de famille, ni aucun parent, chevrota Fatma. Ce qui est bien triste pour un être humain.

Et sans qu'on sût pourquoi, elle marmonna :

— Tous tant que nous sommes, nous pourrions avoir besoin d'aide.

Elle dit ensuite, comme pour elle seule :

— Hé ! nous sommes tous pauvres, et c'est partout la même chose.

— Il va de douar en douar, repartit Salma. Et il trouve des amis.

— Il nous faut beaucoup de bonté pour tenir tête au malheur. Sinon, nous deviendrions comme des bêtes féroces.

On avait transporté Sadak jusqu'à la maison de Bachir ; il restait allongé comme s'il ne souffrait de rien, mais toute sa vie fuyait par les plaies.

Il murmura :

— On pourrait me dire que je vais mourir. Pourtant nous sommes forts.

Il sembla en appeler à des présences invisibles.

— Notre peuple est bon.

Et son corps tressauta. Son visage se couvrit d'une ondée brûlante. Il respira en haletant ; ce fut atroce. À partir de ce moment, son souffle ne s'échappa plus que par hoquets.

Longtemps, longtemps après, il dit :

— C'est dans le combat qu'il saura se montrer tel qu'il est.

Sa voix était redevenue sereine, posée.

Il avait trop de jeunesse, affirmait-il maintenant, pour avoir peur de la mort. Dans le silence de son cœur, il retrouvait en dépit de toutes les horreurs la certitude d'une vie d'espoir. Il portait depuis longtemps cette idée en lui.

— Quand tu seras guéri…, commença à lui dire Ali.

Des flots de mouches acharnées ronflaient, tournaient, s'abattaient sur Sadak. Tahar, assis près de lui, agitait infatigablement une longue branche.

Ali fut interrompu avec force par Sadak :

— Je ne peux pas…

Depuis lors, le fil de sa parole se cassa, puis se renoua : "Je n'ai pas peur de la mort…" On eût dit que les mots se formaient hors de lui et fuyaient au loin. "Cette terre leur a semblé bonne ? Ils nous en ont dépouillés ?… Mais le genre humain s'éveille. Il ouvre les yeux. Eux ne savent que l'offenser, lui faire mal. Et ils n'ont même pas l'instinct de la mort !… Quand viendra l'heure de la mort, la volonté de mourir leur fera défaut. Ils se dupent eux-mêmes. Ah ! Ah !… Ils croient jouer au plus fort. Mais ils finiront par gagner la nuit du tombeau."

Et il fut un moment sans rien dire.

Tahar questionna à mi-voix Ali :

— Tous nos amis ont été prévenus ?

— C'est Baba Salem qui parle ? demanda Sadak.

— Non : Tahar, répliqua celui-ci.

Sadak étendit le bras et lui toucha la main. Tahar se détourna et des larmes giclèrent de ses yeux.

Les coudes collés aux flancs, ils attendaient de pouvoir entrer. La boutique, une pièce massive et basse, faisait corps avec la maison : un couloir ouvert dans l'épaisseur de la colline y menait. Exiguë, la porte ne permettait l'accès qu'à un seul homme. Tout autour de cette bouche sombre le mur cuit comme une poterie était badigeonné de blanc. Quelques-uns laissèrent leurs babouches sur le seuil.

À l'intérieur, on s'assit sur le sol battu. D'autres, les mains derrière le dos, s'appuyèrent aux murs. Cinq ou six fellahs se serrèrent sur l'unique banc qu'ils y trouvèrent. Une vague de murmures s'échappait de l'échoppe.

La porte seule filtrait une lumière palpitante. Sur un comptoir et des étagères qui s'estompaient dans la pénombre, voisinaient des morceaux de savon, une pile d'espadrilles, des pains de sucre. Posés par terre, des sacs bâillaient sur de l'orge, du maïs, des pois chiches. Dans le fond, un passage percé dans la paroi était tendu d'une toile bise. Quand on venait se servir, on appelait, et voyait Bachir déboucher par cette trouée.

Ba Hamida, le doyen du village, arriva. Il vit tout ce monde ; sa bouche s'anima au fond d'une barbe diffuse et cendrée. Mais aucun son n'en sortit. Une habitude, chez lui ; il mâchonna encore sans rien dire.

On fit place à Ba Hamida, qui se glissa à côté de Tahar.

Chaque nouvel arrivant saluait, franchissait la porte et jetait un regard à la ronde. Bientôt il devint difficile de se caser.

Lentement Tahar se mit à parler. Les conversations qui s'étaient amorcées cessèrent. D'abord il parla si bas qu'on le comprit à peine. Des yeux bleus rapprochés éclairaient son visage d'une expression intense. Ses vieux habits étaient recouverts d'une blouse déteinte de bouvier.

— Cette réunion d'aujourd'hui, vous tous savez pour quoi nous la tenons. C'est pour les élections... Et vous tous savez comment se passent les élections chez nous. Cette fois-ci, *ils* ont assommé Sadak. Ils lui ont donné le coup de la mort. Vous le savez… Vivra-t-il, vivra-t-il pas ? Personne ne peut dire ce qu'il en sera. Mais ils l'ont bien arrangé, hommes. Et pourquoi ça ? Parce qu'on nous a dit : Vous êtes libres de voter… Sadak expliquait cela à nos frères. "Maintenant que nous avons notre candidat, disait-il, il faut que les fellahs le sachent." Ni jour ni nuit, il ne s'est reposé. Que tout le monde comprenne ça. Avait-il raison, oui ou non ? Toujours est-il qu'il a commencé par s'accrocher avec le garde champêtre. Ensuite il a eu des histoires avec le caïd. Comme un lion, il était. Il s'est toujours bien défendu. Un lion, il restera… Depuis ce jour-là, il était marqué. Chaque jour il a eu à se défendre contre les autorités. Et ce matin… les gendarmes sont venus. Vous avez vu comment ils l'ont laissé ?

Il scruta l'assistance. Il balançait dans sa main un bâton dont la poignée se terminait en crosse.

Avec un faible frémissement dans la voix, il reprit :

— Si je vous parle de Sadak, c'est pour vous montrer comment se passent les élections. Voilà comment elles se passent. Voilà comment nous sommes libres de voter. Ce qui est arrivé à Sadak est en train d'arriver à tous les nôtres !… Faudrait-il courber l'échine ? Sommes-nous prêts à accepter la volonté de l'administrateur ou à nous écarter du bureau de vote ? C'est chose facile de courber l'échine. Mais la honte, comment s'accommoder de la honte ?… Alors, pour un homme, c'est une nécessité absolue de rester debout et ferme sur ses jambes.

Tahar ponctuait son discours de petits coups discrets qu'il appliquait au sol avec sa canne.

Les fellahs ne travaillaient pas, n'ayant plus rien à faire aux champs. À pareille époque on avait déjà semé. Quelques-uns occupaient des bouts de terre que les rochers à nu déchiquetaient. Ils avaient donc semé. De l'orge, du blé dur. Ce qu'ils avaient pu.

L'été, leur récolte tiendrait dans quelques sacs, ils l'emmagasineraient sous terre, dans des silos : c'est cela qui donnait un goût si fort et si bon à leur pain ; – et ils useraient de leurs grains avec parcimonie.

Mais ils avaient compté sans la sécheresse. À vrai dire, ils furent pris au dépourvu : n'importe qui d'autre, à leur place, l'aurait été, avec tout son savoir et

ses prétentions.

On constatait alors : “Il fera encore beau !…” Et sous la chute étourdissante du soleil, les couleurs de la vie s’étiolaient. Le vent tournait en rond dans un cirque de collines, encornait un amas de montagnes bleuissantes, entourait chaque arbre de son souffle, secouait ses vans sur les champs qui s’ouvraient vers le ciel aride.

Le sol restait gris, jaune… La terre retournée se tendait avidement. Mais rien ne venait la délivrer. Rien d’autre ne venait que ce battement d’ailes qui frottait l’air et claquait comme une voilure indolente.

Le vent, le soleil, pompèrent les profondeurs obscures et vitales. Les semences périrent. L’espoir de la moisson gisait, foudroyé sur ces monts.

Les gens allaient contempler leurs champs, levaient les yeux au ciel puis revenaient sur leurs pas, fermés sur eux-mêmes. Ils erraient de-ci, de-là. Ils promenaient sur le pays des regards vagues. La pointe d’un tison brûlait au fond de leurs prunelles.

Ces hommes sont durs et austères. Ils ne connaissent pas de dérivatifs et n’ont pas de distractions. Leurs violents démêlés avec la terre leur tiennent lieu de tout : de passé, d’avenir, de joies, de deuils… Tout ce qu’on pourrait apprendre, tout ce qu’éprouve un homme dans sa vie, y est réuni.

Venir leur parler des élections maintenant ! Leur mettre martel en tête avec ces questions ! Avec ces points et ces considérants. La maréchaussée qui massacre les gens, et toutes sortes d’histoires. Le caïd, le garde champêtre et leurs pareils : maudits soient-ils tous ! Qui était mieux placé pour apprécier ça ? Aïe, s’ils s’y connaissaient bien ! Tout ce qu’ils voulaient justement, c’était de ne pas en entendre parler. Et pour ce qui est de la honte… De la honte… et des autres points et considérants… Personne n’aime plier l’échine ; c’est sûr. L’homme veut porter la tête haute. Faut-il pourtant que nous n’ayons rien d’autre à faire que de nous offrir aux coups. Allons nous faire massacrer. Nous serons tranquilles une fois pour toutes avec cette vie ! Dites-le, si ce n’est pas ça ! Puisqu’ils nous ont donné ce vote et l’ont regretté, qu’ils le reprennent. Grand bien leur fasse. Ce n’est pas cela qui fera pousser notre orge.

— … Si encore le bureau de vote était dans le centre voisin comme avant, disait Tahar à présent. Mais on l’a transféré à cinquante kilomètres d’ici. Quand nous y arrivons, les sbires qui nous reconnaissent ne nous laissent pas rentrer. Ou bien c’est le bureau de vote même qui est fermé. Ou bien encore il n’y a que les bulletins du candidat administratif. On doit les prendre sous la menace des mousquetons. L’urne sera sans doute chargée au dernier moment de toute façon. Il faut se battre, hommes, se battre… Que croyez-vous ? Si nous voulons sortir des ténèbres… Nous sommes une force, une grande force. Sinon pourquoi tant

de tricheries ; pourquoi les autorités frappent-elles ? Pourquoi ?

Et les fellahs poursuivaient en pensée : Pourquoi des expéditions punitives ? Pourquoi des policiers qui patrouillent à travers les campagnes ? Pourquoi ces perquisitions chez tous ceux qui ne sont ni des hommes de main ni des mouchards ? Oui, pourquoi ? Même la Légion étrangère est venue à son tour…

À ce moment-là, du fond du magasin, une voix de femme se fit entendre par la petite ouverture. Elle parvenait de l'intérieur de la maison.

— Sadak ne reconnaît plus personne.

Certains secouèrent la tête sans proférer un mot.

— Il ne passera pas la nuit en ce monde, chuchota Ali.

Tandis que les secondes tombaient une à une, les fellahs ne pensèrent plus qu'à cette mort.

Tahar regarda tout le monde, avala sa salive. Son front se plissa ; il rencontra en lui une dureté comme un nœud. Mais après le choc, bandant ses muscles, il continua :

— Nous, hommes de ces montagnes, nous disons que tout le pays doit se lever et cracher son mépris à la face des oppresseurs !

Le sillon entamé se poursuivit en droite ligne.

— … Faut-il qu'outrages, sévices et tout le fiel qu'ils nous font boire n'y changent rien ! Faut-il laisser faire, pourvu que nous n'ayons pas affaire avec eux !

Tahar vint s'insérer au milieu des autres, lourdement. Ce montagnard, qui se trouvait dans la force de l'âge, parlait chaque fois qu'il y avait à dire, à tous, quelque chose de particulièrement important. S'il se hasardait à prendre la parole, il frappait profond et dur, comme lorsqu'il tenait la pioche. Il comprit qu'il n'y avait plus rien à ajouter.

Ali se leva.

— Vous n'êtes sans doute pas tous d'accord sur ce que vient de dire Tahar. Vous pensez peut-être autrement dans votre cœur. Et peut-être pourrait-on penser autrement… Bien que je ne croie pas, moi, qu'il y ait d'autres façons de penser. Pouvons-nous soutenir que ces choses ne nous concernent pas ? C'est notre sang qui coule. Réfléchissons… Mais tout ça, vous le connaissez…

— Dites ce que vous voulez de nous, à la fin ! s'écria une voix irritée.

C'était Ba Hamida qui intervenait de la sorte.

— Tahar a donné l'explication, protesta-t-il encore, cela suffit. Il fallait s'arrêter de parler : il s'est arrêté de parler. Maintenant, que faut-il faire ?

Tahar releva la tête, dévisagea l'assistance. Dans ses yeux apparut un rayon clair ; cette lueur déborda sur les hommes rassemblés ici. De sa place, près de

ses camarades :

— Vous voyez ces imprimés, dit-il, là-bas sur le comptoir ? Ce sont nos bulletins de vote. Il faut qu'ils soient distribués cette nuit chez nos voisins de la région.

Le silence s'étala, et il dit encore :

— Même si vous n'êtes pas tous d'accord, vous ne refuserez pas de nous aider.

Dans la pleine nuit qui couvait les champs, un bruit de pierres roulées retentit.

— Alors vraiment tu ne veux pas que l'un de nous t'accompagne, Ba Hamida ?

— Non ! Je n'ai besoin de personne, dit le vieux.

— C'est dangereux. Ces temps-ci, seul…

Le rire saccadé de Ba Hamida ricocha à travers la nuit.

Les autres demeuraient silencieux. Leurs silhouettes fondaient dans l'obscurité.

Le vieux parla de nouveau :

— Je sais des chemins qu'*ils* ne trouveraient même pas en plein jour.

— Oui, bien sûr.

— Chaque fois que la nuit tombe, reprit Ba Hamida, le pays redevient nôtre… Il nous revient.

— Il faut que ce soit la même chose, le jour aussi, opina une voix.

Les hommes ne se voyaient pas mais chacun sentait la chaleur d'autrui.

— Par la lutte, dit quelqu'un.

— Restez en paix. Adieu !

Ba Hamida s'éloignait déjà.

— Ceux qui sont au-dessus de nous agissent comme des criminels, déclara un fellah.

Comme s'il n'en avait pas assez dit :

— Ils nous déchirent et nous ruinent, ajouta-t-il.

Dans le noir, on lui répondit :

— Pourquoi ? Parce que le peuple lève la tête. Alors ils tremblent. Et, de fureur, ils frappent.

Tous reconnurent la voix de Tahar.

— Mais ils usent de leur force pour rien, dit l'autre. Ils feront ce qu'ils voudront, la partie sera perdue pour eux. Ils ne savent que dépecer le monde, et non le panser. Tous leurs actes sont pour le mal. Il ne se trouvera aucun pouvoir pour transformer ce mal en bien… Ce mal les dévorera, les pourrira…

— Et nous les enterrerons, acheva la voix de Tahar.

Deux par deux, ils s'en allèrent sillonner le pays, ne faisant pas plus de bruit

que la respiration de la terre. Ils s'en furent réveiller les paysans dans toute la campagne. Ceux-ci s'étaient enfermés dans leurs cabanes ; les messagers frappaient aux portes. La flamme vacillante d'une torche illuminait d'un éclat soudain les faces des fellahs. Ils s'étaient déjà reconnus au son de la voix. De l'opaque noirceur, il n'y avait que les visages qui se détachaient, caressés par le doux toucher de la lumière. Les visiteurs remettaient les papiers et puis s'enfonçaient de nouveau au cœur de la nuit.

Les deux frères s'en retournaient au village. Chaque sente, chaque pierre du chemin, leur étaient familières : ils pouvaient avancer les yeux fermés. Ils avaient marché longtemps, sans fatigue, comme si la nuit abolissait les distances.

Durant tout le trajet, ils n'avaient échangé que quelques paroles brèves ; chacun d'eux, livré à ses réflexions, écoutait les voix calmes qui l'habitaient. Autour, la nuit agitée, les clameurs du vent sur les cimes… Les mêmes, interminables et maudites prophéties de mort, de terreur et de sang répandu montaient en eux. Par instants le rappel de la mort de Sadak, comme une bourrasque noire, leur balayait le cœur. Pourtant le plus jeune des deux, Laarej, percevait une harmonie gonflée d'élans, de sèves printanières et d'obscure douceur. Avant qu'il eût quitté le hameau, sa femme, Salma, avait été prise de douleurs.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les sommets perdus et solitaires d'où ils étaient partis, Laarej vit luire une pointe de lumière au loin.

— M'est avis que cette nuit ne s'achèvera pas sans apporter du nouveau, annonça-t-il à Tahar. Regarde ; on veille chez moi. Toutes les femmes y sont, et sûrement la tienne aussi.

Laarej parlait avec un accent de confiance tranquille ; Tahar lui emboîta le pas.

L'un et l'autre distinguaient maintenant l'animation que renfermait la cabane. Ils poussèrent la porte.

Une chandelle jetait une flamme douce et rapide qui brillait dans une atmosphère d'ombre accumulée. Près de ce foyer de clarté chaude et rousse, on entendait s'élever une oraison ininterrompue. Doudja la rebouteuse était là, Doudja, qui assistait les accouchées et les morts avec une égale expérience. L'air était alourdi par les odeurs magiques de l'encens et de l'*adad* [3].

Recouvertes de pièces d'étoffes qui les cachaient tout entières, sauf le visage, les femmes étaient réunies d'un côté de la cabane, formes à peine ébauchées dans une chrysalide de plis lâches. Les figures paraissaient modelées par la lumière qui accrochait un liséré brillant sur le rebord de la toile qui les coiffait. Tahar et Laarej s'accroupirent dans une encoignure, de la même façon que les

femmes, en retrait dans les ténèbres.

La vieille rebouteuse Doudja récitait sans arrêt ses litanies. De cette manière et de mille autres, chaque inflexion, sortie de sa poitrine, tentait de conjurer le sort. Les vents la doublaient et l'accompagnaient comme l'ombre suit le corps : ils sonnaient en sourdine une rude et froide antienne à travers les hauteurs désolées.

Le bourdonnement ululant de Doudja s'éteignit. D'autres voix s'élevèrent alors, monotones et traînantes : celles des commères de son rang par l'âge et le savoir, qui étaient assises devant Salma. Avec les mêmes intonations et la même âpreté, leurs accents s'accordèrent en un seul.

Il y eut un hurlement subit et ce fut comme un projectile vertigineux qui rayait la nuit.

Les douleurs qui pressaient Salma n'allaient plus la lâcher ; quand ses plaintes farouches résonnèrent de nouveau, les matrones se turent. La nuit en mouvement elle-même parut attentive ; elle se calmait, se faisait pleine de soupirs doux, de roulements profonds, dont la rumeur déferlait jusqu'à la ligne de l'horizon.

D'autres cris suivirent, qui se rompaient puis renaissaient. Et quelque chose se passa comme un éclair. La jeune femme soulevée par les vieilles se suspendit à une perche qui traversait la largeur de la cabane ; on lui lia les poignets. Et le corps en l'air, travaillée par les douleurs, elle emplit la nuit de sa gigantesque clameur. Les femmes reprirent leurs égales et lugubres litanies. Salma se tordait davantage ; ses hurlements se prolongeaient jusqu'à l'horreur et chaviraient dans une lamentation.

Une fois encore les litanies s'arrêtèrent. Alors la plainte monta en nouvelle poussée, monta encore plus haut, et envahit les cœurs comme une brume dense puis, infinie, elle s'épuisa en un grommellement continu, rauque et funèbre.

La vieille Doudja poussa les hommes dehors. À peine avaient-ils passé la porte que tout bruit cessa. La cabane resta muette. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi…

Brusquement un vagissement opiniâtre éclata. Les deux hommes rentrèrent. Tandis que les commères reprenaient leurs mélopées, le nouveau-né reçu dans des chiffons était oint sur tout le corps d'huile d'olive. La mère fermait les yeux, couchée sur une natte. Sur son visage affleurait une expression qui la séparait des humains ; elle était comme à la lisière de la vie.

Les voisines avaient apporté en prévision de cette circonstance, serrés dans des mouchoirs, du sucre et du café. Sitôt le garçon emmailloté, son sexe reconnu, et annoncé par des you you ! déroulés aux quatre points cardinaux – une seule femme se chargea de le faire, et par trois fois seulement, à cause du deuil qui frappait les fellahs –, on remua le foyer, embrasa des brindilles de bois

sec et prépara du café chaud pour tous. Le jour se levait ; on eût dit à cet instant qu'un hôte sans visage et sans contours franchissait l'entrée comme un ami familier. La flamme de la chandelle faiblit. Une attente diffuse s'empara des fellahs, envahissante comme cette lueur indéfinissable qui errait sur les hautes terres.

Doudja proféra de sa voix d'augure :

— Un Sadak est parti, un Sadak est venu.

Tout bas, dans un chuchotement rapide et violent, elle pria :

— Qu'il soit préservé de toutes les embûches ! Que la vie lui soit comme un lustre ! Que le bonheur soit avec lui !

Un autre chant, noir, content, se répandit faiblement de la cabane. Longtemps il roula sur la montagne dans la crudité du petit jour froid, dévalant le long des chemins bourbeux, affrontant le vent qui cinglait la glaciale stérilité des plateaux.

LA PETITE COUSINE

Elle descendit l'unique marche du perron ; l'insolite d'abord fut ce soleil. Elle n'avança plus. En même temps elle eut envie de retourner sur ses pas. Mais déjà, elle se trouvait presque en pleine rue. La réverbération lui piquait les yeux. Elle larmoya. Jusqu'à l'extrême bout, la rangée de maisons en face d'elle se résorbait dans le soleil. La présence seule de certains détails : quelque porte, quelque balcon, noirs, donnaient à la rue un caractère de réalité. Mansouria, la petite cousine, revint sous le porche, fit trois ou quatre pas… Elle s'arrêta de nouveau. Un seul bruit éveillait le silence engourdi de midi, celui de ses babouches inconsistantes qu'elle traînait sur les larges dalles de pierre grise patinée. L'endroit baignait complètement dans la pénombre. Elle distinguait à peine, de chaque côté, les deux palmiers qui vibraient au-dessus de leurs fûts métalliques. À peine savait-elle qu'ils étaient là, toujours à la même place. L'impression de la rue grésillante oblitérait sa vue, la clarté compacte, d'un ton gris, jouait dans sa tête. Elle en oubliait sa peine. Un camion déboucha dans la rue, et les murs tressaillirent. Son fracas résonna dans le vide. Avec régularité cette souffrance s'absentait puis resurgissait. Elle finit par se fixer en un point douloureux dans sa poitrine. Le bruit du camion, au loin, n'était plus qu'un frémissement léger. La petite cousine essaya de gémir comme si elle était encore à l'hôpital ; elle souffrait, cette fois, ça y était, elle souffrait. Ce n'était plus l'affreux désespoir impassible. "Je ne veux pas ! je ne veux pas", ne pouvait-elle que geindre. Elle était bien obligée de s'en aller. Mais elle ne voulait plus retourner à la *cuadra* [4].

Sa souffrance l'abandonna d'un coup. Le bruissement du camion cessa. Maintenant il fallait rentrer à la cuadra.

La porte qui conduisait à l'intérieur de l'hôpital était vert foncé. La petite cousine ne résista pas et poussa le battant qui pivota devant elle. Elle se trouva dans une galerie qui bordait une grande cour entièrement carrelée de rouge. Elle ne comprenait pas la décision qui la rejetait de cet endroit. Elle revoyait la même propreté partout : cette propreté qui sentait la pharmacie lui était devenue familière. L'édifice récent, de style colonial, se délabrait déjà. Il avait un air de lieu public. Une sensation de satisfaction renaissait dans l'âme de Mansouria. Être obligée de partir… Elle se trouvait en train de dire depuis un instant qu'elle ne le pouvait pas ; elle longeait à présent la galerie jalonnée de piliers, palpait doucement le badigeon lisse, froid, gris des murs. Elle en éprouvait un vague

contentement.

Elle continua d'aller dans la galerie qui plongeait dans la fraîcheur. Elle serait si reconnaissante s'*il* disposait d'elle, s'*il* avait des travaux qu'elle pourrait faire : laver, balayer le parterre, essuyer les vitres… Elle en était à ces pensées lorsqu'elle vit une petite porte au fond de la galerie. Fermée. On n'eût su dire à quel détail cette porte semblait conduire vers un souterrain ; elle n'éventrait pas le mur comme font la plupart des portes. Elle était plutôt pratiquée comme une incision. Dans sa partie supérieure, à un mètre du sol, de petits carreaux opaques et blancs l'occultaient entièrement. La petite cousine s'isola dans ses pensées. Tout cet édifice, depuis sept jours, elle le connaissait bien, le connaissait par cœur. Le mur à sa gauche portait des éraflures, on aurait dit que des ongles l'avaient zébré ; plus haut une croisée exiguë écarquillait l'œil ; au fond, les salles… La porte s'ouvrit. Un homme, la main sur la poignée et le visage tourné vers l'intérieur, la maintint entrebâillée. Sa voix et celle d'un autre, enfouies dans la pièce, parvenaient pourtant jusqu'à la petite cousine, qui entendait tout : le bruit de la conversation, l'accent d'enjouement des deux hommes, mais qui ne comprenait pas un mot de ce qu'ils disaient. C'étaient des Français. C'était le Grand Docteur et un autre Français.

À ce moment, l'homme ouvrit la porte toute grande et s'en fut, suivi du Docteur. Celui-ci, jeune encore, rasé, avait un bon visage frais. Il passa devant elle sans la voir. Mais, brusquement, il s'arrêta après qu'il eut fait quelques pas, et se retourna.

— Tu es encore ici, toi ? lui dit-il. Va, va. Ne reste pas là.

La petite cousine comprit. Le Grand Docteur faisait un mouvement de la main ; elle comprenait qu'il fallait partir. Il n'était pas méchant, le Grand Docteur, la petite cousine le savait. Elle avait même remarqué de la gentillesse dans sa voix.

Et il la laissa là. Il s'en alla rejoindre l'autre Français. Le Grand Docteur avait fini son travail ici : il ne venait à l'hôpital indigène que quelques heures le matin.

La petite cousine conservait toujours un petit carré de papier plié dans le creux de la main. Voilà qu'elle se mettait à frissonner. D'un seul coup l'anxiété la reprit. Il ne lui restait plus personne à voir. Elle se retint de respirer. Un violent tremblement l'empoigna, agitant son cœur de vagues sombres.

Le Grand Docteur l'avait fait appeler le matin, et la Mauresque qui s'occupait des malades était venue avec elle. Avec son tablier blanc, cette femme avait vaguement l'air d'une Européenne.

— Fatma, dis-lui… avait ordonné le Grand Docteur.

Fatma, au fur et à mesure qu'il parlait, traduisait à la petite cousine : "Voilà, on ne peut plus te garder à l'hôpital, dit le Grand Docteur. C'est difficile... On a

trop de malades, on ne sait pas où les mettre. Et puis toi, c'est qu'on n'a pas de salle pour les contagieux… Tuberculose pulmonaire… Tiens ce papier. Le Grand Docteur a écrit dessus qu'on t'a soignée pendant sept jours."

La petite cousine ne devinait pas ce qui s'était passé dans la tête du Grand Docteur. Mais pourquoi, pourquoi avait-il été tout le temps gentil ? Et pourquoi aujourd'hui ?… Il n'avait rien à lui reprocher. Est-ce qu'il avait une chose injuste à lui reprocher ? Elle ne l'avait pas offensé depuis qu'elle était arrivée. Alors pourquoi ?

— Et puis le Grand Docteur dit… ce n'est pas la peine de revenir. Les malades qui sortent d'ici, nous ne pouvons plus leur donner des soins. Nous ne voulons même plus les connaître.

Elle se rappela que le Grand Docteur lui-même était venu le premier jour lui demander ce qu'elle désirait manger. Un litre de lait lui avait été accordé. Un litre, ma petite mère ! Une sorte de rayonnement l'avait remplie. Elle avait un litre tout pour elle. Depuis qu'elle avait cessé de téter sa mère, la petite cousine ne connaissait plus le goût du lait. Et voilà qu'elle était vieille maintenant. Et elle avait un litre de lait pour elle seule. "En restera-t-il au moins pour les autres ?" s'était-elle demandé avec inquiétude, ce jour-là, en regardant les malades qui se trouvaient dans la salle.

— Il te faut un bon régime, avait dit alors le Grand Docteur. Des fruits, de la viande…

Sans qu'elle ait pu y prendre garde, ses larmes avaient jailli. Elle avait pleuré, la petite cousine, honteuse de sa personne qui lui valait tant d'égards.

Puis elle avait été changée et couchée dans un lit, elle qui n'avait jamais posé son corps dans des draps. Qui ne savait même pas ce que c'était qu'un lit !

La petite cousine s'engagea dans la rue blanche de soleil. Les pieds nus dans les babouches, elle sentait la chaleur de la chaussée monter autour de ses jambes comme une cendre brûlante. Les murs renvoyaient impitoyablement l'embrasement de ce midi d'août. La ville sombrait dans la torpeur. La petite cousine était secouée par de brusques frissons de temps à autre. Nul être ne paraissait vivre dans ces maisons. Seules les cigales, du haut des arbres de l'hôpital, régnaient sur l'ardent silence. Toute la force du jour se réduisait à leur stridulation extrême, à la solitude qui entourait la petite cousine.

À présent la petite cousine commençait à tolérer l'angoisse qui l'habitait, qui se muait en une espèce d'oubli, sans cesser pourtant de mobiliser son attention. Elle put penser à tous les riens qui constituaient son existence. Et alors elle eut l'impression qu'un monde se refermait devant elle, où elle n'avait pénétré que par surprise, comme on se tromperait de porte, un monde défendu. Elle retournerait dans sa cuadra.

Dans la cuadra, hommes, femmes, poules, bourricots, enfants, s'ébattaient tous ensemble entre les cahutes, pérorant, picorant, mordillant, se vautrant, braillant. Les gosses allaient, les tignasses en bataille, crasseux et noirs. Ils se poursuivaient et se colletaient furieusement sur des décombres. Au centre de la cuadra, un immense tas d'ordures, de fumier et de gravats, plus haut que les autres, formait un monticule sur lequel poussaient des herbes sauvages. Tout autour, assises en rond, les baraques s'adossaient au mur d'enceinte. Dans les coins s'étageaient toutes sortes de ferrailles ; il se dégageait une odeur fétide de ce fer qui se décomposait. Une ronde d'enfants, hâves et violents, s'ébaudissait autour d'un puits à la margelle ébréchée, qui occupait le fond de la cour.

La petite cousine serait certainement accueillie par les clameurs perçantes de la femme d'Eduardo, la gitane, et de sa fille Paméla, si à ce moment-là la mère et la fille n'étaient pas en train de vendre aux Mauresques des quartiers arabes des rubans multicolores, du tulle et de la dentelle, en lançant : *Aie, roflès ! roflès !* devant chaque porte.

Toute la journée, de l'atelier du tonnelier Salah Esseban, s'élevait le son régulier des coups de masse. Un feu était toujours allumé entre les côtes d'un baril qu'il allait cercler. La flamme léchait le bois mais ne l'entamait pas. Des apprentis courbés sur les flancs rebondis des tonneaux maniaient des racloirs.

La voyant arriver dans la cuadra, Salah Esseban s'écrierait à coup sûr :

— Alors, ma petite cousine, te voilà revenue ? Dieu m'est témoin, j'ai plaisir à te voir ! Je t'ai dit qu'ils te soigneraient bien là-bas.

C'est lui, Salah Esseban le tonnelier, qui lui avait offert cette niche en planches où elle se réfugierait.

Inopinément, la petite cousine se prit à penser à la mort, à sa mort. Elle se dit : "Il faut que j'aille à Dar Sbitar, voir Aïni et ses enfants, deux ou trois fois dans le temps qui me reste. Je leur dirai : « Aïni, ma petite cousine » ; et aux enfants : « Nous, tous, mes enfants, je vous aime bien. Dieu me pardonne, je suis restée longtemps sans venir vous voir. » Deux ou trois fois, pas plus. La pauvre Aïni, avec ses petits, a bien des difficultés pour vivre. Puis j'irai chez la cousine Hasna. Une fois, et c'est tout. Elle et son mari sont riches. Je ne pourrai pas aller chez eux plus d'une fois. Puis je reviendrai à mon gîte. Et j'attendrai la mort. Ce n'est pas que j'aie assez de vivre. Je regretterai, pour sûr, tous les braves gens du monde. Mais je dirai à la mort : « Viens à moi, ou j'irai à toi. » Bien sûr que je regretterai Aïni et ses enfants… Je suis vieille et fatiguée. La vieillesse ne tue pas. Ce n'est pas non plus la mort qui vous tue. C'est la vie que vous recevez en partage. Il se trouvera bien des âmes charitables qui me coudront un linceul et voudront bien m'enterrer décemment. *Ahbab Rabbi besef* [5]… Combien nombreux et fraternels sont nos semblables. Existe-t-il rien d'aussi beau que la

vie !”

UN BEAU MARIAGE

Trois visiteuses s'en furent de maison en maison, un crieur public sillonna la ville, pour annoncer les noces.

Aïni et ses trois enfants : Aouicha, Omar, Mériem devaient passer la nuit chez tante Hasna ; le garçon se refusa d'abord à l'admettre. Ce qu'on avait parlé de ce mariage ! Dans l'esprit d'Omar, il faisait partie de ces événements dont on se gargarise jusqu'à la déraison mais qui ne sauraient avoir lieu. C'était trop beau, trop grand, dans les projets.

Par-dessus le marché, Aouicha revenait de là-bas et leur énumérait les plats qu'on préparait. Aïni et les petits, qui l'écoutaient, n'en croyaient pas leurs oreilles. Aouicha se mit à jurer ; ils savaient bien qu'on servait tout cela dans les mariages riches !…

Mais qu'ils fussent du nombre des invités, voilà qui confondait leur imagination. Du coup, l'importance de ces épousailles se fit hallucinante.

Ils restèrent, tous les quatre, muets un instant. Même Aouicha avait l'air stupéfaite.

— Ce n'est pas tout, dit subitement Aïni.

Elle aussi avait été plongée, durant quelques secondes, dans ce songe ; avec brusquerie, elle en écartait les filaments lumineux.

— Ce n'est pas tout, les enfants. Écoutez bien ce que va dire votre mère. Goûtez aux plats qu'on vous présentera *là-bas,* mais touchez-y à peine.

— *Bouh, Ma !* gémit Aouicha.

— Vous m'avez entendue ? Du bout des doigts. J'aurai l'œil sur vous.

Les enfants parurent accablés. Ils l'examinèrent.

Dans un souffle, d'une voix altérée, Aïni chuchota :

— Je ne veux pas qu'on dise que mes enfants meurent de faim… Que nous allons à ce mariage pour manger. Si pauvre qu'on soit, on est obligé d'avoir sa fierté.

"Pour des gens comme nous, songeait Omar, vivre signifie manger. Et le bonheur de vivre, le bonheur de manger."

Les propos de sa mère bourdonnaient dans sa tête.

— Une petite fierté est bien nécessaire dans une vie comme la nôtre, disait-elle. On a beau être savetier ou tisserand, il faut porter la tête haute et aller au-devant des gens comme les enfants de Rothschild.

Les grandes commémorations, les mariages, les circoncisions, toutes les circonstances capitales, exigent la présence des enfants, ou rien n'a plus d'importance. Dans notre ville, on ne peut imaginer que quelque chose se passe et qu'ils n'y participent pas au premier chef. À l'entrée du quartier un détachement de gosses, filles et garçons, bouchait la ruelle. C'étaient eux, aussi, qui donnaient à la maison de tante Hasna son air d'allégresse. Quelques gamins arboraient des habits de fête ; ceux-là étaient aussi insolites que des arbres reverdis en hiver. Les autres ressemblaient à Omar et portaient des nippes indéfinissables.

Ils se poursuivaient follement, glapissaient à tue-tête. Les plus petits pleuraient.

C'était bien l'événement extraordinaire qu'on attendait, qu'on espérait. Il régnait une euphorie grisante, une atmosphère de liesse.

Cependant les invitées entraient et se rassemblaient déjà à l'intérieur de la maison. L'annonce d'un mariage attire toujours une femme. Cela se passe presque toujours de la même manière. L'une d'elles est-elle invitée quelque part à une noce ? Elle prie son mari de lui permettre de s'y rendre. Aussitôt le chef de famille se retranche dans un mutisme sourcilleux. Enfin, il cède. Réellement il ne peut guère lui refuser pareille chose. Plus contente que jamais, la femme revêt alors ses plus beaux atours.

Il arrive aussi, et cela est fréquent, qu'il se présente plus de personnes que les invitations n'en prévoient.

Les premières venues emplissaient une pièce où affluaient sans cesse de nouvelles invitées, qui, à leur tour, s'alignaient contre les murs. Toutes dévoraient des yeux la mariée assise sur une chaise dans une pose hiératique. Le visage entièrement caché par un voile broché d'or, celle-ci ne bronchait pas. Il ne serait pas admis qu'elle parlât ! Mais il pouvait se faire qu'elle bougeât. En ce cas, elle devait sans tarder et sans trop se faire remarquer recouvrer son impassibilité.

Quel que soit son caractère, une mariée n'en montre rien le jour de la célébration. Celle qu'on voyait là demeurait inaccessible ; du reste la tradition était trop grande pour elle, d'une grandeur impressionnante, pour qu'elle osât remuer ne fût-ce qu'un cil. C'est pourquoi les invitées malgré elles en avaient le cœur si remué.

En ce moment, elle rassemblait sur elle toute la solennité éparse dans l'air. On devisait à voix basse, bien que cela fût au-dessus des forces d'une femme. Mais bientôt, la conversation s'animant peu à peu, un murmure discret s'éleva d'un bout à l'autre de la vaste salle. Les femmes paraissaient pénétrées d'une gravité aimable, d'un respect empreint d'aménité.

— N’oublie pas, ma chérie, expliquait l’une d’elles, que les hommes, aujourd’hui, aiment l’épouse qui s’habille et qui leur tient compagnie.

La réponse vint avec promptitude.

— Elle a dans son trousseau de quoi se parer pendant dix ans !

Celle qui s’exprima ainsi ajouta avec hauteur :

— Son trousseau ? Vous allez le voir dans un instant !

Une autre, du camp du mari sans doute, déclara négligemment :

— Il doit être comme les autres… son trousseau.

Rouge et frémissante, la première repartit :

— Non, ma petite chérie ! Il n’est pas comme les autres. Toutes celles et tous ceux qui l’ont vu sont restés bouche bée. Le monde sait ce que nous avons dépensé…

Une aïeule pleine d’âge implora :

— C’est un jour béni… Que la concorde règne dans cette maison…

Ces paroles eurent l’air de jeter du baume sur des antagonismes qui auraient amplement l’occasion de se mesurer ; la discussion retomba.

Là-dessus les enfants arrivèrent. Ils se glissèrent, pinçant bras et mollets de celles qui se serraient pour les arrêter et, ayant presque rampé, ils se dressèrent devant la mariée. Sa magnificence attirait invinciblement le regard. Omar eût voulu remplir son cœur de cette image. Couverte d’étoffes lamées d’or, brochées d’argent, lui descendant jusqu’aux pieds, elle se tenait droite sur son siège ; calme, pas un frémissement ne la parcourait ; la respiration seule soulevait sa poitrine. Une coiffe pointue, brodée de fils dorés, piquée d’écailles scintillantes, surmontait son front ; soutenu par la pointe de la coiffe, le voile qui dérobait son visage aux regards retombait sur ses épaules. Devant cette idole sans face, Omar fut étreint par un étrange émoi.

On ne découvrait sa figure qu’à certaines femmes. Encore fallait-il qu’une parente, préposée à ce service, acceptât de l’exhiber ; la mariée ne bougeait pas plus que si elle était plongée dans un profond sommeil. Lorsqu’on soulevait le voile, son visage parfaitement immobile et ses paupières closes apparaissaient dans un éclair, sous un chatoiement de bijoux et de soie. Ce n’était que nacre, carmin et rose répandus sur son front, ses lèvres, ses joues. Un petit cercle colorié lui ornait chaque pommette. La blancheur des bras, qu’on pouvait voir à loisir, enneigeait ses habits. Ses mains constellées de bagues, posées sur ses genoux, révélaient une fine grille tracée au henné jusqu’au coude. Les paumes et les ongles étaient teints. Quelle attitude pudique, indifférente ! On eût dit que la mariée était étrangère au faste et à l’apparat déployés sur elle, autour d’elle – et pour elle !

Soudain il se fit une effervescence inquiète.

— Faites-les sortir ! Les garnements !

Les enfants durent rebrousser chemin. Desserrant leurs rangs, les femmes les harcelèrent, les gratifièrent, qui d'une gifle, qui d'une bourrade, jusqu'à ce qu'ils fussent mis tous dehors. Hurlant plus que ne le justifiaient les horions, les gamins s'échappèrent dans un tumulte indescriptible, l'insulte à la bouche…

Ils s'égaillèrent à travers la cour. Mais d'autres commères les y attendaient, qui les pourchassèrent.

À leur tour, ils s'amusèrent à se traquer entre eux dans le désordre général. Pendant ce temps les invitées affluaient. Le brouhaha, la multitude, le nombre des robes, les couleurs agitées pêle-mêle devenaient étourdissants ; on n'eût su dire quelle folle kermesse allait déchaîner sa fureur.

Une fillette proposa :

— Jouons au mariage !

Les garçons restèrent indifférents ; les filles reprirent :

— Allons jouer au mariage !

Elles répétèrent à l'envi :

— Au mariage ! Au mariage !

Et elles entourèrent les garçons ; pressés de toutes parts, ceux-ci finirent par céder.

Omar montra la chambre de sa tante : il savait comment s'y introduire. Grimpant l'escalier du premier étage, il fit signe aux autres, qui montèrent un par un derrière lui. Il souleva le crochet des volets à une fenêtre : lui d'abord, ses compagnons ensuite, se hissèrent et sautèrent dans la pièce.

Lorsque tout le monde fut là, ils se réfugièrent sous le lit monumental de tante Hasna, un lit d'autrefois, incroyablement haut : assis, les enfants n'en touchaient pas la base avec leur tête. Ils s'installèrent en rond ; Yamina fut choisie comme mariée. Elle accepta son rôle sans prononcer un mot. Son doux visage ovale était sérieux ; elle avait une longue chevelure lisse, des yeux verts. Le marié fut un garçon bouclé et vif. Silencieusement, la fillette se plaça en face de lui, attendit. Les enfants réclamèrent de Yamina qu'elle fermât les yeux. Un morceau de gaze retiré de l'armoire de tante Hasna fut étendu sur elle. Puis ils se regardèrent tous.

Alors le mari, prenant une décision, mouilla un doigt avec sa salive, et toucha le ventre de Yamina.

Dans la maison, tout le monde pépiait, et se répondait à la fois. Des fumets de ragoûts et de viandes rôties montaient du rez-de-chaussée. Les gamins, humant ces odeurs, n'y tinrent plus et, de nouveau, bondirent tous par la fenêtre.

Dans la cour, la troupe trouva les *meïdas* [6] dressées ; les convives se

servaient de belles tranches de mouton qui flottaient dans une sauce au safran. Oh, toute cette viande !

Le couscous, garni de dattes et de quartiers d'œufs, allait encore être servi par là-dessus. Tante Hasna avait bien fait les choses !

Certaines femmes mangeaient avec leurs cinq doigts. Le rouge à lèvres fondait dans la graisse dont leur bouche était enduite. Cependant, à côté d'elles, les élégantes prenaient des airs de poupées articulées.

Les enfants s'infiltrèrent partout entre les groupes, raflant çà et là ce qu'ils pouvaient attraper, restes de viande ou pain. Ils allaient plus loin dévorer aussi vite qu'ils en étaient capables les reliefs qu'ils chipaient. Autour d'eux des pigeons voletaient et tentaient de s'emparer des miettes.

Tante Hasna, dont le buste, à la cassure des reins, se projetait en avant, avait l'œil à tout ; dans un registre redoutable, elle cornait des ordres aux cuisinières, souhaitait la bienvenue aux femmes qui entraient. Sur ses hanches mafflues brillait une *foutah* [7] à bandes multicolores. Une ample tunique semée de fleurettes la drapait dignement. Pas une parole prononcée autour d'elle ne lui échappait ; elle répliquait ; ensuite elle s'esclaffait à gorge déployée, buvait les compliments – et riait encore. Les yeux s'amenuisaient alors jusqu'à ne plus devenir que d'étroites fentes dans son visage charnu, puis ils disparaissaient tout à fait. Le bonheur l'inondait ! Elle régnait sur ce peuple de femmes. Droite et claire, une flamme l'habitait qui semblait effacer les contours d'un corps si encombrant.

Omar se sentit remarqué par elle. Au même instant la main molle de sa tante l'agrippa au bras et eut tôt fait de l'extraire de l'essaim des mioches qui tournoyaient alentour.

— Va t'asseoir à côté de ta mère, lui souffla-t-elle au visage. Elle est là-bas.

Elle pointa le doigt et lui désigna Aïni.

— Va, avant qu'il ne reste plus rien à manger !

Prestement le garçon se faufila entre les invitées agglutinées autour des meïdas.

— Te voilà ! fit Aïni.

Elle ne paraissait pas contente ; elle croyait bon, devant les autres femmes, d'afficher une expression de sévérité.

— Mets-toi ici.

Elle s'écarta un peu, lui fit une place entre elle et une inconnue. Celle-ci, tête baissée, avalait bouchée sur bouchée, sans une pause : la petite mère paraissait détachée de toute l'agitation environnante ; Omar la dévisagea. Dans un affreux bruit de succion, elle absorba une tranche de filet.

— On dirait, s'écria une voisine, on dirait vraiment que certaines femmes

n’ont rien à se mettre sous la dent chez elles ! Bouh !

Mais, soit que l’autre ne prît pas l’allusion pour elle, soit qu’elle fît la sourde oreille, elle ne releva pas la remarque. Sans piper, elle continuait à piocher de l’index, du pouce et du majeur dans le plat commun. Celle qui avait parlé ainsi avait un beau visage aux grands traits que marquaient des airs supérieurs et imposants : elle était sûrement l’épouse d’un négociant ou d’un fabricant de tapis. Aïni ne dit rien. Néanmoins elle jeta des regards furtifs à sa pauvre voisine. Il s’y lisait de la pitié ; et, tout d’un coup, ses yeux se chargèrent de ressentiment.

Se tournant vers son fils :

— Tiens, mange, ordonna-t-elle.

Elle brisa son morceau de pain, lui en fourra un bout dans les mains, puis le considéra, les sourcils froncés.

Le garçon avança la main vers le plat, et, sans enthousiasme, y trempa son pain. Après un instant, il s’arrêta, la gorge contractée, ne pouvant plus manger.

Aïni mangeait aussi comme si elle agissait par devoir.

Non loin de là, à une table voisine, Aouicha et Mériem mâchaient chaque bouchée avec une peine extrême.

— Tu n’as plus faim ? demanda Aïni à son fils.

La femme à la noble figure intervint :

— Cet enfant n’a rien mangé !

— Mais oui, petite sœur, l’excusa Aïni.

Puis à Omar :

— Va jouer, mon petit, dit-elle d’une voix douce et inflexible.

L’enfant contempla le pain abandonné sur la meïda dans une sorte de fascination, et il s’éloigna. Il n’aurait pu dire quelles pensées se déchaînaient dans sa tête. La sensation qu’il éprouva d’abord avec une netteté insupportable fut celle d’un étonnement douloureux. Cela le traversait comme une brûlure. Après, monta l’interrogation : “Pourquoi me prive-t-on de pain ?”, suivie bientôt d’une autre : “Qui me prive de pain ?” Ce pain d’une blancheur de lait, pétri dans la fleur de farine, et ces gâteaux aussi, que les servantes commençaient à faire circuler, n’allaient pas manquer à sa tante.

Tous les enfants de la ville, semblait-il, avaient eu vent de la fête. Il en vint par bandes ; farouches, tout noirs, ils s’approchaient des tables avec précaution et flairaient. On leur jetait un os ou un croûton, et on les chassait d’une taloche. Ils se sauvaient vers d’autres groupes.

Longtemps, trois d’entre eux, immobiles, raides, le nez en l’air, respirèrent les odeurs. De leurs yeux fiévreux, ils fixaient les convives qui n’en finissaient pas de manger, enregistrant chaque geste. Quand on leur tendait quelque chose, le

plus fort des trois s’en saisissait. Les deux autres continuaient à surveiller les femmes qui dévoraient.

Une rumeur anxieuse s’enflait de minute en minute, faite d’appels, d’ordres lancés par une voix suraiguë, de cris : mille conversations, les lamentations des rôtisseuses débordées, et les aboiements de chiens qui avaient été entraînés par l’affluence s’entrecroisaient dans l’air. Cela ne dura qu’un instant. La marée des affamés fut repoussée jusqu’à la porte qu’on verrouilla et que deux négresses tinrent solidement fermée. Mais, dans l’intervalle, les gosses avaient opéré une impitoyable razzia. En un éclair, on avait vu se volatiliser des morceaux de viande, se refermer des griffes avides sur des quarts et des moitiés de miches ; des plats intacts furent torchés en un tournemain ; des poignées de raisins secs confits s’envolèrent… Tante Hasna errait d’un côté et de l’autre, comme si soudain elle n’avait plus conscience de ce qu’il fallait faire. Et, de nouveau, la vigilance des négresses fut trompée. À moins que l’armée d’avortons, de mendiants et de hères sans toit, dans un assaut furieux, n’eût forcé le barrage dressé entre eux et celles qui ripaillaient à l’intérieur. Tout ce monde qui cernait la porte, monté sur ses ergots, menaçant, montrant la dent et l’ongle, déferla au milieu de la noce. On ne savait plus ce qui se produisait. La maison, en un clin d’œil, parut entrer en ébullition ; d’une poussée violente, Omar fut acculé dans un coin. Le vacarme et le désordre s’amplifiaient, atteignaient au comble ; les invitées perdaient la tête et poussaient des piaillements forcenés. Cependant les démons faméliques se répandaient dans la cour, les chambres, la cuisine, montaient aux galeries du premier étage et envahissaient la terrasse. Les gens de la maison se précipitèrent pour les refouler ; il s’ensuivit un affolement général. Des imprécations pleuvaient de toutes parts ; des vagissements de nourrissons planaient cruellement au-dessus de tous les bruits.

Cette fois, la confusion fut longue à se dissiper.

Longtemps, longtemps après, le calme enfin revint et dura. À présent, dans une atmosphère où la paix était redescendue, le babil d’une petite timbale rythmait un roulement dru de tambourin. La fête commençait. Les allées et venues décrurent, les palabres cessèrent, les groupes se disloquèrent et, pendant que le tambourinement se poursuivait sur une cadence plus solennelle, les femmes d’un mouvement concerté formèrent un rond qui s’étendit sur toute une partie de la cour.

Des chanteuses élevèrent la voix l’une après l’autre ; chacune d’elles entonna à sa façon :

Aïcha, ma Dame ;
oh, mon trésor,

Aïcha, ma Dame,
fille de Bouziane…

Le vrombissement des tambourins et les chants qui se déroulaient librement, sans cohésion et sans lien apparent, ne tardèrent pas à devenir entêtants.

— Zohra ! Lève-toi. Par Dieu, tu vas danser ! Tu montreras à toutes ces femmes.

C'était tante Hasna, véhémente, qui tonitruait ainsi.

Une jeune personne, mi-fâchée, mi-rieuse, capta les regards de l'assistance. Les spectatrices étaient toutes somptueusement parées d'amples robes de mousseline, de caftans couleur de feu, de brocart. Leurs poitrines ruisselaient, étincelantes, de joyaux ; des châles lamés enserraient leurs cheveux.

— Fais-moi plaisir, rugit encore tante Hasna. Va, ma colombe !… Montre-leur !

D'autres femmes joignirent leurs prières, et enfin la danseuse consentit à se lever. Les yeux baissés, le menton boudeur, elle s'avança vers le centre de la cour libre sur un large espace. Elle haussa ses bras fermes et ronds, tendit des deux mains, devant son visage, un mouchoir de soie vert ; un sourire erra sur ses lèvres. Le corps cambré, la jeune belle entreprit un insensible glissement sur les pieds, tandis que ses bras se balançaient.

Quant à la mariée, elle fut délaissée. Quelques parentes l'entouraient au fond de la pièce, dans le coin d'honneur, où elle trônait. Tout le temps que se prolongeraient les réjouissances, elle demeurerait figée et silencieuse, le visage recouvert du voile opaque des mariées.

Dehors la danseuse se mouvait, toujours droite ; ses yeux souriaient avec langueur et ses lèvres entrouvertes frémissaient. Tante Hasna, secouant la tête, hurla :

— Quelle allure tu as, petite mère ! Une vraie princesse, Dieu m'est témoin !

Maintenant Omar ne pensait à rien, ne se rappelait plus son état de bête affamée. Occupé par cette vision, il oubliait tous les plats ; il ne pensait plus à sa douleur, qui s'était estompée, devenue lointaine... Somme toute, il était heureux, lui aussi. Il se sentait vaguement fier de quelque chose. Vivre ne signifie pas seulement manger, et le bonheur de vivre, seulement le bonheur de manger.

LE COMPAGNON

Dieu vous garde, gens de bien ! Ce n’est pas la bonne humeur qui manque ! Nous sommes dans la force de l’âge, robuste, sain d’esprit : que faut-il de plus ? La terre est longue et large ; tout le monde peut y faire sa place ; chacun peut y vivre à sa façon et comme bon lui semble. Grande est notre mère Algérie, qu’elle soit bénie ! Et beaucoup de nos semblables sont compatissants : nous en témoignerons devant l’univers, tant que nous conserverons un souffle de vie.

Nos frères n’ont jamais laissé mourir de faim la créature que vous voyez. Eh ! tout le monde nous connaît. Nous sommes l’oiseau qui boit l’eau de la fontaine et niche dans les tuiles. D’aucuns, ce sont les plus nombreux, nous appellent Djeha, et quelques-uns, les amis et les familiers, Djahdjouh.

Ah, que n’a-t-on pas colporté sur notre personne ! Tous savent quelque histoire sur notre compte ; les esprits simples et les clercs se réjouissent de nos vicissitudes ; les baladins, jamais à court d’imagination, en inventent de nouvelles et nous les attribuent. C’est que, Dieu me préserve ! pas une fois, je n’ai su tenir ma langue.

À la vérité, je ne dis que des paroles justes à ceux qui ne veulent pas en entendre : les marchands, les repus, les confits, les béats bêtifiants, les grands qui ne croient pas que le ciel est au-dessus d’eux, les hommes de faux savoir, les petits lorsqu’ils ont une âme d’esclave. Le pauvre n’a jamais été offensé par moi, je le jure ! Le pauvre est déjà suffisamment outragé. J’espère que cela sera compté au pécheur que je suis. Et si j’ai fanfaronné et fait le faraud plus que de raison, bah ! c’est qu’au fond je ne suis qu’une grosse bête.

Mais ce n’est rien, que tout cela. Je veux ici vous rapporter une mésaventure, la dernière advenue à votre pauvre Djeha…

Un individu, que je vois encore en pensée, habillé d’une manière qui ne convenait pas au pays – il était vêtu plus qu’il n’en fallait, et d’effets trop sombres –, certain après-midi que je faisais mon tour en ville, vint vers moi et s’enquit :

— Djeha ?

— Lui-même, en personne, avouai-je, et j’essayai de trouver la contenance qu’il me fallait prendre avec ce quidam.

— Je te connais… dit-il.

— Qui ne me connaît, jeune homme !

— Moi, je te connais d’une façon à part.

Sur ce, il me décocha une œillade.

— Ah ! ma foi…

— Tu es venu un jour dans notre faubourg… Il faut dire que j’étais encore un gamin.

— Où n’ai-je pas été, fiston… Si ces pieds pouvaient parler !…

Cependant je fus pris d’inquiétude. Je dévisageai mon gars : “Que va-t-il en sortir ?”, pensai-je ; il avait des yeux étincelants : c’étaient des charbons ardents. Quoique petit et mince, cet homme, jeune encore, semblait doué d’une belle force nerveuse. Tandis qu’il me parlait, son visage taillé avec netteté se crispait gaiement et une vague de rides plissait son front mince et dur.

Mon examen ne parut nullement le gêner. Il continua :

— Tu avais raconté tes prouesses à un groupe de faubouriens qui s’étaient considérablement divertis. L’un d’eux, oncle Salem, pour te récompenser, venait de t’apporter un magnifique coq vivant…

Tout en tenant ce discours, il clignotait des yeux ; je me montrai prudent. Malgré un incompréhensible début de sympathie qui me rapprochait de lui, je ne m’en laissais pas conter. Ce garçon n’était sans doute qu’un farceur sans vergogne. Mais est-ce le bon sourire qui éclairait ses yeux du dedans, ou bien le désir, réveillé subitement, de savoir où allait me mener cette rencontre fortuite, qui me subjugua ? N’y avait-il pas une autre raison plus sérieuse ? Je ne me rappelle plus du tout la cause qui me détermina à lui prêter une oreille complaisante.

Je lui répondis avec autant de réserve que je pus :

— Peut-être, mon bon, mais j’affirme ne plus m’en souvenir.

— … Toutes ces personnes s’étaient séparées, poursuivit mon interlocuteur, qui ne fit guère attention à mes paroles. Je restais seul à côté de toi. Je t’observais, me disant, ébahi : “Voilà Djeha !” J’aurais fait longtemps les yeux ronds devant toi si, à un moment donné, tu ne m’avais pas regardé, si tu ne m’avais pas fait signe d’approcher, puis soufflé à l’oreille : “Écoute, petit, prends ce coq. Porte-le à ta mère ; qu’elle vous l’accommode avec un bon couscous.” Tu me mis la volaille entre les mains et tu t’éloignas à grands pas.

J’examinai ce compère avec plus de curiosité encore ; nous nous mîmes à bavarder là-dessus.

Il ne tarda pas à se confier à moi et il m’apprit qu’il arrivait, le jour même, d’au-delà les mers. De France ! Après une absence de quatre années, prenant un congé, il venait revoir le pays. Et, aussi, la famille : la femme et les trois enfants. Ceux-ci étaient tous des garçons, expliquait-il ; dans ses yeux, la fierté qu’il en concevait allumait une petite flamme joyeuse. Mais ce retour ne s’était pas passé

facilement. Il avait craint de ne pas pouvoir les reconnaître : “Quatre ans, mon petit père, penses-y ! Je sentais bouger en moi quelque chose de terrible. J’étais effrayé à l’idée que j’allais bientôt me trouver devant eux.”

Du coup, toutes mes appréhensions disparurent. Comme j’étais de cœur avec lui ! Il n’osa pas toutefois m’entretenir de sa femme bien que, visiblement, il songeât à elle. Il n’est pas d’usage, chez nous, qu’un homme parle de sa femme. Quelle idiotie ! Quoi ? Est-ce une tare que d’avoir une belle et bonne épouse ? Race nigaude des maris !

Pour causer à l’aise, rien de mieux que d’être installé devant une théière débordante, n’est-ce pas ? Je proposai donc à ce jeune homme d’aller nous reposer au café. Mais il parut très affecté, il refusa incontinent de faire un pas de plus avec moi. C’est lui qui tenait à m’inviter, disait-il, il serait très honoré si j’acceptais : il s’excusait, réellement, s’il n’y avait pas songé le premier.

— Ma foi, j’acquiesce, s’il n’y a que ça pour te faire plaisir, m’écriai-je.

Et il se tranquillisa. Il n’avait pas compris, naturellement, que ma proposition était toute de politesse. Je ne possédais pas un liard rouge coupé en quatre. Seulement toute son allure avait suscité en moi une si vive amitié que, sans savoir à quoi je m’engageais, je n’avais pas pu me retenir d’y aller de mon invitation. Il aurait, au demeurant, payé les consommations, par considération pour moi, j’en suis sûr.

En fait, il n’y avait pas que cela. Avez-vous constaté comme à certains moments nous mourons d’envie de marquer notre reconnaissance à autrui, à cause d’une joie qui nous fait le cœur léger comme une bulle ? Ainsi en était-il de ce jeune homme.

Attablés dans la cour d’un ancien fondouk, nous dégustions un excellent thé. Novembre finissant était encore doux. Des quatre coins de ce bâtiment entièrement occupé par des artisans parvenaient les chants et les *dhikr* [8] des babouchiers, les cris d’hirondelle que faisaient les navettes des tisserands, les offres nasillées des marchands de peaux qui passaient et repassaient. Des oiseaux pépiaient dans les cages ; d’autres, qui étaient libres, leur donnaient la réplique du haut d’un grenadier qui poussait là. Tout de suite, je m’abandonnai à l’apaisement qu’entretenait autour de nous cette rumeur de ruche industrieuse.

Soudain, mon compagnon, demeuré silencieux jusqu’alors, me demanda :

— Est-ce que vraiment tout est bien chez nous ?

Cette question posée à brûle-pourpoint me fit sursauter. Je n’étais pas préparé, de la part de mon compère, à une réflexion de ce genre. Amer contraste avec l’agréable sensation de bien-être que la douceur de vivre répandue tout autour mettait dans mon âme ! Secouant ses cheveux bouclés, le jeune homme, qui m’avait déjà dit s’appeler Zoubir, penchait la tête vers moi. Je le considérai

attentivement : son regard vif me paraissait probe. Il m'était difficile, néanmoins, de deviner où il voulait en venir.

Je convins cependant à part moi que, chez nous, tout n'allait pas très bien. Les choses se gâtaient même.

Sans attendre ma réponse, il fit remarquer :

— Voici ce qu'il y a chez nous : des lois, beaucoup de lois, mais ni justice ni vérité…

Dans ses yeux brillèrent alors des regards pointus comme des fers de lance. Il parlait avec simplicité et conviction. Impossible de ne pas croire cet homme. Je l'écoutais. Les propos qu'il tenait faisaient naître en moi une sourde alarme, un trouble pas très supportable.

Après une pause brève, il ajouta, et son front se rembrunit :

— Je sais que c'est mal de s'expatrier. Si j'ai déserté mon pays, crois-tu que c'est de gaieté de cœur ? Il n'y avait rien d'autre à faire. Je suis fort, habile de mes mains, pourtant je n'ai rien trouvé à faire par ici.

Il se mit à rire. Dieu du ciel ! Comme je fus enchanté de le voir d'humeur moins sombre ; ses regards graves rayonnaient de pure bonté.

Mais aussitôt il reprit :

— Je n'ai jamais pu trouver un vrai travail. Des broutilles, oui, mais un vrai travail, qui vous donne satisfaction lorsqu'on l'accomplit, jamais ! Et je suis parti ! Depuis, mes enfants ont commencé à manger à leur faim. Ils ne voient pas leur père mais ils mangent au moins. J'économise même un peu.

Disant cela, il rit franchement.

— Des riens ! murmura-t-il. Seulement… c'est toujours ça.

Je ne compris pas d'abord pourquoi son rire paraissait si étonnant. Il était jeune, pardi ! Il suffit, à cet âge, d'un brin de gaieté pour que tout ce qui est bon en vous monte au visage. Un homme qui, à la fois, travaille, procure à manger aux siens, et en plus, épargne, cet homme-là aussi est une merveille.

Tels étaient les sentiments qui, peu à peu, me gagnaient. Je souriais à mon compagnon ; il souriait lui aussi dès que ses regards croisaient les miens.

À la fin, je lui assurai :

— C'est admirable. Il est vrai que tu es un peu jeune ; mais tu as du caractère et tu réussiras.

— Je ne sais pas, répondit-il simplement.

— Aime ton semblable en outre, mais regarde-le bien en face. De la sorte, même s'il a de mauvaises intentions, il te laissera en paix.

— Je suis d'accord avec tous les hommes sauf mon beau-père, qui a une langue d'aspic, et les gens de l'autorité.

J'examinai de nouveau mon compagnon avec surprise.

“Quelle jeunesse, hein, pensai-je. Elle est fière ; elle sait ce qu’elle veut ! Prends exemple, Djeha, toi qui confonds tout et ne sais chaque fois quelle voie prendre.”

Je sentais que sa présence me réchauffait le cœur. C’était un bonheur immérité que d’avoir à mes côtés un tel être. De mon temps, nous ne parlions pas de cette manière ; les jeunes gens ne connaissaient qu’une existence étroite, ennuyeuse, une existence inutile !

Je le revois encore comme s’il était devant mes yeux. Son image ne s’effacera pas de ma mémoire ; je revois la capote verdâtre qu’il portait : elle ne lui arrivait pas tout à fait aux genoux, et elle se serrait à la taille par une large ceinture. Sa petite figure aux traits coupants était surmontée d’une volumineuse chevelure bouclée et noire que ne recouvrait ni calotte ni chéchia. Ses yeux luisaient et projetaient autour de lui une lumière qui réconforte.

Hélas, la tristesse et la joie vivent côte à côte, sous le même toit. Après quelques instants de silence, pendant lesquels Zoubir eut l’air de rappeler à lui tout son passé, il se gratta la tête, soupira et reprit en fixant son regard au loin :

— Il y a tout de même de telles misères dans ce pays qu’on ne sait comment en parler. On s’en rend compte surtout lorsqu’on revient, comme moi, d’un endroit où tout le monde travaille, gagne de l’argent, vit son content.

De nouveau, je me sentis inquiet. L’assurance de ses jugements, la maturité des réflexions qu’il émettait, avaient, manifestement, de quoi surprendre. Mais en prononçant ces mots, une expression de tension intolérable s’était imprimée sur ses traits. Et moi, à cette vue, je ressentis une angoisse absurde. De fil en aiguille, il en vint à parler de son père. Celui-ci avait été pileur de café. Zoubir voulut me montrer, précisément lui, à qui la chance avait souri, ce qu’avait été l’existence de son propre père.

— Aujourd’hui, dit-il, tu vas n’importe où et ton café est broyé en un clin d’œil par une machine. Dans mon enfance, il en était autrement. Il fallait, avec les seules forces de l’homme, le réduire en une poudre plus fine que de la fleur de farine. Et mon père faisait ce travail-là !

Tandis qu’il parlait, son poing se serrait violemment comme s’il se refermait sur quelque ennemi insaisissable. Quant à moi, je restais silencieux. Je ne tenais pas à le brusquer pendant qu’il se débattait parmi ses souvenirs.

— Mon père était installé dans un réduit profond et obscur, une sorte de fosse, au fond d’une impasse déplaisante. L’endroit était constamment fermé par une lourde porte. On aurait dit une porte de prison. Je ne sais pourquoi. On n’y voyait goutte ; on était comme enterré là-dedans ! Le pilon tout en fer noir, je m’en souviens, était plus haut que moi et pesait au moins quarante livres. Mon père, tout au long du jour, devait le soulever et rabaisser sans répit ni relâche,

jusqu'à faire craquer ses os. Il pilait, il pilait, et ahanait affreusement. Il ne s'apercevait même plus de ce qu'il faisait, à la fin. Son visage ruisselait d'une sueur abondante et noire dont les filets luisaient faiblement sur son front, ses joues, son cou décharné. Il était déjà vieux ; sa vue baissait et il devenait presque aveugle. Ses orbites aussi se remplissaient de sueur. On aurait juré que des larmes s'égouttaient de ses paupières fripées, et que ces larmes étaient noires. Sa tristesse était grande, et lui, il pilait toujours, han ! han ! Chaque coup donné dans l'énorme mortier lui fendait la poitrine.

Je n'arrivais plus à endurer son récit, j'étais comme anéanti et, pourtant, j'ouvrais mes oreilles toutes grandes. Si je n'avais pas eu honte, j'aurais hurlé de pitié au milieu de ces échoppes d'artisans, parmi l'affairement qui nous environnait. Ce garçon me déchirait le cœur. "Voici quelle est notre vie, me disais-je, et ce que les nôtres supportent !" Et les sanglots qui me serraient la gorge m'étranglaient tel un nœud coulant.

Le jeune homme, cependant, continua :

— Parfois, ne tenant plus debout, mon père s'affaissait, le nez contre terre. Il était bien content de se trouver dans cette posture, j'en suis certain. Mais j'étais placé là pour le surveiller. Je restais près de lui toute la journée. Je le remettais aussitôt sur ses jambes, de crainte que le patron ne survienne et le trouve affalé sur le sol. Et je me disais en moi-même : "Tu as dépensé toutes tes forces, mon pauvre père. Tu n'as plus qu'à te reposer ou mourir." Il ne fallait surtout pas que j'aie de la compassion pour lui. Je ne devais pas le laisser reposer ses membres endoloris sur la terre qui les recevait. Lui-même, après, m'aurait grondé et puni. Je lui essuyais la figure avec un torchon et, à grands efforts, je le relevais et je replaçais le pilon entre ses mains tâtonnantes. Reprenant son travail, il chuchotait à mi-voix : "Merci, fils." Son énergie revenait et derechef on entendait battre régulièrement le pilon sur un rythme tranquille, un peu sourd, qui ébranlait les fondations des vieilles maisons voisines. Il recommençait même à discuter ; ce n'était d'ailleurs pas un homme triste. S'il lui arrivait d'exprimer des choses pleines d'amertume, ce n'était pas par tristesse qu'il le faisait…

Parvenu à ce point de son récit, pendant un instant, mon ami cessa de parler et son visage se raidit.

Tout doucement, je l'encourageai :

— Voyons, achève donc !

Il se remit lentement, très lentement, sur mon injonction, à rassembler ses idées, les sourcils haussés, le regard braqué droit devant lui. Qu'il semblait à plaindre ! En l'écoutant marmotter de la sorte, je fus écrasé par un étrange pressentiment, cependant qu'un désir insolite, indomptable, de réfléchir à tout cela se réveillait en moi. Certes le moment était bien mal choisi pour toucher à

ces questions-là. Je résolus donc d'attendre des heures plus propices.

— Quand le patron, plusieurs fois par jour, reprit la jeune voix uniforme et légèrement voilée, venait chercher le café en poudre, il lançait, comme si c'était une bonne plaisanterie : "Ahmed, tu es trop vieux ; il va falloir te trouver un remplaçant !"

Au début, mon père protestait, disant qu'il ne s'était jamais mieux porté ; par la suite, il ne répondait rien : il semblait s'être résigné au sort qui l'attendait. Aussi, depuis lors, après chaque apparition du patron, invariablement, le surprenais-je à grommeler : "Quand je serai aveugle, j'irai mendier et je serai plus heureux."

Moi, qui l'entendais prononcer ces mots, je souhaitais sincèrement qu'il perde la vue au plus vite. Je m'imaginais déjà le guidant. Nous aurions parcouru bien des contrées. Ce projet me soulevait d'espoir. Un jour, je lui en parlai : lui, en souriant, me répondit : "C'est bien ; nous irons ensemble tendre la main au nom d'Allah."

Il n'en a pas été ainsi que nous le prévoyions : mon père a rendu l'âme, les mains recroquevillées sur le pilon.

Le jeune homme se tut, comme si quelque chose d'invisible l'avait effrayé soudain ; ses traits tressaillirent et tout son visage se contracta. Il baissa le front, resta figé. Il parut prêter l'oreille. Au bout d'un certain temps, il hocha la tête. À l'instant où je m'y attendais le moins, il termina brusquement son récit par ces paroles :

— C'est vers la fin de la journée que ça devenait terrifiant. Il poussait de telles clameurs de souffrance que c'en était intolérable. Il se faisait tard alors ; je courais appeler maman et, elle et moi, le portant sous chaque bras, nous le traînions jusqu'à la maison.

Moi, de même, je me souviens d'une existence avare et terrible. On s'y ennuyait, une lassitude qui étreignait l'âme en émanait comme une brume somnolente. On s'ennuyait tellement qu'on se sentait étouffer : c'était une coulée de plomb qui vous remplissait la poitrine. Quand j'évoque ce passé encore proche, j'ai peine à croire que tout était vraiment ainsi. L'homme, c'est sûr, était enveloppé dans un linceul d'ignorance et de crainte. Il marchait la tête basse ; plein de timidité, il n'osait se montrer au monde. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui voyez comme il a appris à se respecter, à refuser l'humiliation. Nous avons soulevé l'écharpe de deuil nouée sur nos cœurs. Dieu nous donne longue vie, aux uns et aux autres, et nous verrons des jours meilleurs. C'est Djeha qui vous le dit ! Ça n'ira mal, à ce moment-là, que pour certains particuliers qui n'ont pas la conscience tranquille.

Pour en revenir à mon vis-à-vis, le voilà heureux maintenant, père de trois

garçons, ayant un emploi…

Nous étions là, devisant tous les deux. On aurait cru qu'il venait de revivre un long cauchemar, durant ces quelques minutes ; il fermait les yeux et, comme pris de remords, il s'interrogea :

— Qu'est-ce que j'ai eu à me laisser entraîner par ces souvenirs ?

Il avait l'air prostré. Puis il rouvrit les yeux : son regard s'illuminait d'un sourire bienfaisant.

C'est à cette même seconde que j'aperçus des groupes noirs de policiers qui se précipitaient dans le fondouk et fondaient autour de nous comme une nuée de corbeaux. Et que vous dire, mes amis ? Était-ce la calamité qui s'abattait sur nous ? Je ne réalisais plus ce qui arrivait. Aïe, mes frères, quelle horreur ! Ils tombèrent sur nous tous à bras raccourcis. Les horions pleuvaient. Ces assassins fonçaient, des casques de fer les coiffant jusqu'aux oreilles. Nous recevions des coups dans le ventre, dans les jambes, sur l'échine. Plusieurs personnes couraient, la bouche sanglante, d'autres, le crâne fendu. Des turbans s'envolèrent du chef d'honorables concitoyens ; de paisibles artisans furent dispersés, piétinés ; les autres, moi, nous, mon compagnon, tous, nous fûmes arrêtés et enchaînés en un clin d'œil comme des malfaiteurs. Et pour quelle raison, Dieu tout-puissant ! Mais la raison, je ne devais la connaître que plus tard, à ma sortie de prison.

Zoubir s'en remit tout de suite. Après ce qui venait de se produire, malmené par ces argousins ivres de brutalité, il était difficile de reprendre ses esprits, à franc parler. Moi, en tout cas, j'étais étourdi. De fait, ce brave jeune homme m'interpella sans nulle émotion :

— Tu es là ! Ah, c'est toi ? Ne crains plus rien, tout est fini…

Tout était fini ? Je me taisais, taciturne : je n'en étais pas aussi sûr que lui. Mon cœur était agité ; de redoutables avertissements y sonnaient une fanfare inaccoutumée, lointaine mais nettement perceptible. Toutefois, dans mon désarroi, si je n'avais pas lieu de me réjouir, j'étais quand même content d'une chose : de retrouver mon compagnon. On n'imagine pas ce que peut faire dans ces circonstances un visage de connaissance. Peu à peu, la confiance reprit le dessus en moi. Mais, tudieu messieurs, quelle bousculade ! Frayeur ou surprise, je l'ignore : j'en avais cependant le dos tout moite. Cela pouvait bien être de la frayeur, au reste.

Mais c'est que nous allions traverser la ville, ensuite, sous les regards de notre population, ô honte… Je courbai le dos, gardai le silence et marchai. Me voyant ainsi abattu, Zoubir, pendant que les autres captifs nous suivaient et nous précédaient, me questionna tout bas :

— As-tu peur ?

— Non.

— Il n’y a, en effet, pas de quoi.

À cet instant, il me vint une idée bizarre. “Le cafetier, me suis-je dit, il nous a servi son thé sans se douter de ce qui allait arriver. Qui va le payer, payer ses verres, ses tables, ses chaises, ses bancs brisés, fracassés ?” Je me le figurais en train de se lamenter sur les méchants débris de son matériel et, qu’on me pardonne, je n’ai pu réprimer le rire qui me secoua. Pourquoi ? Je serais bien en peine de l’expliquer. Comme on dit : “Ce qui m’a fait pleurer m’a fait rire.”

Ce fut alors que je le remarquai, avançant en tête, devant nous, lui-même, sans son turban qu’il avait dû perdre dans la mêlée ! Au premier coup d’œil, je reconnus sa rude tête de Kalmouk, complètement rasée, massive, se prolongeant sur la nuque en plis épais couverts de poils qui perçaient. Le cafetier marchait aussi dignement que s’il accompagnait un convoi nuptial : le menton levé, avec l’air d’indiquer, lui, aux policiers, le chemin qu’il fallait prendre. “Foi de Djeha ! me suis-je dit alors, il faut que je montre autant de dignité que ce confrère, il faut absolument que mon allure paraisse aussi imposante que la sienne.” Je gonflai ma poitrine, fronçai les sourcils et allai de l’avant en balançant les bras, à l’instar d’un notable. Aussitôt j’eus l’impression de grandir, d’être plus haut que ma taille. Je pensai à ce moment : “Nous irons voir *leur* prison. Qu’est-ce qu’il y a ?… Les hommes sont faits pour connaître la prison aussi.”

Tout ragaillardi, je cheminais bercé par ces pensées, quand, de la foule qui se concentrait à notre passage et nous considérait avec respect, un Européen surgit et arriva sur nous en trombe. Sa bouche était pleine d’écume ; l’homme hurlait. Levant très haut son poing fermé, il vociféra :

— Arrêtez !

Alors l’animal se mit à frapper et à hennir comme s’il avait perdu la raison. Et l’on ne comprenait pas pourquoi c’était mon jeune ami qui recevait tous les coups. Celui-ci bondissait de côté pour s’y dérober ; il tentait de se défendre, mais les menottes lui liaient les poignets. Et moi, je criais :

— Retenez l’autre ! Holà, de grâce, retenez-le !

Personne ne sourcillait parmi la maréchaussée qui laissait faire. Du centre des curieux s’élevèrent quelques murmures. Allions-nous, oui ou non, être délivrés de ce fou furieux ? Les policiers pointèrent leurs armes, d’un côté sur nous, de l’autre côté sur la foule. La foule se taisait ; elle ne bougeait pas. Alors, à ce moment, j’eus peur, une panique irraisonnée m’empoigna. L’Européen, sous la protection des pistolets, continuait d’assommer notre camarade. Je m’observais et j’observais tout, autour de moi, comme par l’effet d’un incroyable dédoublement ; néanmoins je ne peux pas affirmer que je restais maître de mes sens. Tout à coup, Zoubir poussa un gémissement : un son faible et horrible, le

son que fait une branche qui casse. Il agita ses mains enchaînées en l'air, se cabra puis tomba à terre, m'entraînant avec lui dans sa chute. Il frissonnait de tout son corps mais sans aucune plainte. S'arquant de plus en plus, il tendit le cou et loucha vers moi : son œil lança un éclair de démence dont nulle langue humaine ne saurait exprimer l'horreur. Puis la tête retomba. J'étais quasi couché, à côté de lui.

L'autre continuait de lui assener des coups de brodequins. Il clamait :

— Crois-tu que je te laisserai en vie, salaud !…

Frères, je ne me suis jamais douté qu'un cœur d'homme puisse renfermer autant de haine. Ce jour-là, j'avais vu ce que vos yeux refuseraient de croire. Seigneur, garde-nous de cette folie, fais taire en nous cette voix.

Je vous mentirais si je vous disais comment nous pûmes reprendre notre marche : à partir de cette minute, les événements qui se succédèrent s'effilochent, se font flous dans ma tête. Autant quelques faits isolés se sont gravés dans ma mémoire avec une précision affolante, autant certains autres flottent à la dérive au milieu d'un brouillard mouvant, capricieux. Ainsi, je ne me rappelle qu'imparfaitement comment nous nous relevâmes et dans quel état nous, les prisonniers, soutenant notre compagnon, continuâmes tant bien que mal notre chemin…

Chemin qui devait nous conduire à la prison. La douleur s'était agrippée à mes épaules comme une bête fauve. Stupéfait, je me traînais ; j'étais retourné par le bruit qu'avaient fait les os de mon compère, dont le costume froissé et tout couvert de poussière ressemblait désormais à un sac. En moi aussi s'éteignit la bonne flamme de fraternité que j'avais pour le monde ; j'errais dans une obscurité insondable. La tête de Zoubir ballottait contre ma poitrine, son dos s'arrondissait, ses bras pendaient ; il ne marchait pas, nous le portions tout bonnement.

Ensuite, je ne sais plus au juste ce qui se passa.

Quand je revins à moi, j'avais mal partout. Mon corps était mouillé comme si on m'avait jeté dessus plusieurs seaux d'eau mais une eau sale et nauséabonde. Ma tête était enflée, pesante : il y régnait encore un grand vacarme. Je n'avais envie de rien dire, de rien voir : tout me semblait si odieux. Un grand nombre d'inconnus étaient entassés avec nous dans une cellule longue et étroite ; tous restaient étendus, immobiles, pareils à des troncs d'arbres fauchés ; certains trouvaient encore la force de gémir. J'attendis ; j'écoutai le bruit d'eau qui clapotait non loin de là. Couché, je regardais ce qui m'entourait, sans comprendre, la pensée vacillante. Au bout de quelques instants, je distinguai je ne sais quels visages velus, gris, collés au ciment. Quelque part, dans un coin, ou à travers un mur – mais où au juste ? – un individu guettait. Pourtant je ne voyais

personne. C’était comme un visage enfoui dans la pénombre qui tournait ses yeux vers moi, et les roulait ; j’avais une grande envie de me redresser, malgré la curieuse faiblesse qui me vidait les membres, pour mieux l’étudier. Mais, cloué à ma place, je ne pus bouger, ni même soulever un bras. Subitement un besoin de fuir, irrépressible, me prit. Alors je parvins à me pénétrer de la monstruosité de la situation où j’étais placé ; le jour se leva dans mon esprit, et je songeai : “Djeha, Djeha, qu’est-ce qui t’arrive ? Où es-tu tombé ? Pauvre de toi !…”

Je ne pus résister à l’impulsion qui m’incita sur-le-champ à me relever. Or à peine m’étais-je mis sur mon séant qu’un hululement prolongé me fit sortir en sursaut de ma torpeur. Je jetai des regards affolés autour de moi. Cela ne venait pas de notre cellule : c’était étrange ! Toujours est-il que j’en reçus un choc tel que je m’affalai de tout mon long sur le sol, sans force, près de perdre connaissance. Dans ma demi-inconscience, je réalisai qu’il y avait aussi des emprisonnés de l’autre côté du mur. Au même instant, une porte se referma en faisant trembler le lourd et sombre bâtiment, des pas traînèrent dans le couloir et un râle, longuement, traversa le silence. Je me pelotonnai dans mon coin. Cette animation se renouvela, parcourut encore la maison de sa houle. Dès lors une plainte douloureuse et cadencée, planant au-dessus du râle tout proche, s’exhala durant de longues minutes jusqu’à l’épuisement total. Allongé sur le ventre, je tendais l’oreille, haletant, je fixais du regard quelque chose devant moi, et ce que je vis alors faillit me faire perdre la tête.

Là, sur le plancher, Zoubir était couché, face au ciel ; ses poings serrés, le pouce à l’intérieur, reposaient sur sa poitrine. Ses prunelles, qui avaient perdu leur éclat, ressemblaient à de la graisse figée. Cependant ses sourcils étaient levés très haut comme s’il narrait encore la triste histoire de son père à un auditeur invisible. Cela devenait singulier, ce regard éteint et attaché obstinément à la vague blancheur du plafond. Je notai alors la bouche qui béait ; les lèvres noircies laissaient s’écouler des commissures, le long des joues et sur la nuque, du sang en filets brunâtres. Le sang avait formé une flaque foncée sous la tête du jeune homme. Zoubir ne remuait pas. Le sang coulait imperceptiblement de lui sans discontinuer : on aurait pensé que mon compère fondait. Soudain il fit très froid dans la pièce, une horreur particulière me saisit. Les mâchoires contractées, je m’engourdis.

Plus tard, beaucoup plus tard, me semble-t-il, je m’aperçus qu’on m’avait changé d’endroit : le décor où je me retrouvais était tout différent. J’étais dans une salle spacieuse, claire, avec d’autres gens, bien entendu. Mon compagnon avait disparu ; plus de traces de sang par terre.

Qu’était-il advenu de lui ? Je questionnai mes voisins, aucun d’eux ne sut me répondre ; certains même ne comprirent pas de quoi je parlais. Et il n’est pas

impossible que ces derniers m'aient pris pour quelqu'un dont l'esprit avait été dérangé par tous ces événements. Je vis à leur expression qu'ils avaient l'air de me plaindre. Cela ne faisait que commencer !

Par contre, j'appris que nous allions subir un interrogatoire : on nous avait préparés et fait venir ici pour cela. Aussitôt d'ailleurs, des noms furent prononcés par une voix puissante : c'étaient les premiers qu'on appelait à comparaître devant les autorités.

Quand mon tour vint enfin et que je me présentai, un homme, qui était assis derrière un bureau, se mit à maugréer en opinant du bonnet ; puis il s'exclama :

— Dja-kha ! Djo-kha ! Encore un nom à coucher dehors ! Qu'est-ce qu'il fout ici, cet oiseau ?… Un cinglé, en plus !… Allez, ouste !

Sur ces derniers mots, qu'il me cracha avec son haleine à la figure, il leva les yeux sur moi. Quelle tête, quel regard !… Ce n'était qu'un être comme nous, auriez-vous dit. Pourtant si tout le monde était comme lui, il y aurait de quoi avoir peur de l'homme et pour l'homme.

Je roulais dans ma tête ces pensées qui n'étaient rien moins que réjouissantes et j'oubliais jusqu'à la présence du représentant de l'ordre, tant tout cela me paraissait incongru. Soudain, je fus empoigné au collet, poussé sans ménagement vers la porte de sortie et, parvenu là, je reçus un coup de pied juste entre les fesses. L'agent qui me jetait ainsi dehors devait avoir une longue pratique de cette façon de traiter les gens.

Comme par enchantement, j'étais à nouveau dans la rue, parmi les allées et venues incessantes des passants, des citadins qui vaquaient à leurs affaires, des marchands ambulants qui faisaient retentir l'air de leurs appels multipliés d'une rue à l'autre, des gamins qui s'ébattaient comme des moineaux effrontés, des autos roulant à toute pompe sans égards pour les piétons. La foule puissante m'absorba, m'emporta, au milieu de mille cris, de mille bruits, sonnettes rageuses des bicyclettes, chants entêtants expectorés par les gramophones des cafés, voix des âniers qui s'égosillaient à tue-tête : "Balek ! Balek !", claquements des marteaux de tous les savetiers installés en plein air. Me trouvant mêlé aux humains, entendant toute cette vie libre et insouciante, me remplissant les poumons d'air frais sans payer un sou, éprouvant sur mon dos le bon soleil de Dieu qui rayonnait bien que l'hiver fût imminent, eh bien – dois-je le confesser ? – je ne me sentis ni gai ni satisfait.

N'étais-je point libre ? N'étais-je pas comme ces ramiers que je voyais sautiller de-ci de-là sur la chaussée, picorer par-ci par-là, puis s'élever, brusquement effarouchés, dans l'air où ils évoluaient si gracieusement qu'on ne se lassait pas de les admirer ? N'allais-je pas retourner moi aussi à mon ancienne vie, et comme ces oiseaux "boire à la fontaine et nicher dans les tuiles" ? Je ne

savais pas. Je ne savais plus.

Assurément, je n'étais pas du tout disposé à reprendre mes vieilles habitudes et l'idée ne m'en venait même pas. Non, je ne me sentais pas libre encore ! Je suis incapable d'expliquer ce qui m'arrivait, mais c'était bien ce que j'éprouvais. J'avais toujours l'impression d'être au fond de mon obscur cachot, serré à étouffer avec mes compagnons d'infortune. Dans ces rues, on aurait dit que je transportais ma prison avec moi, sur le dos, ou que mon âme avait été jetée en prison aussi et qu'elle y était restée, alors que moi j'allais par le grand monde sans entraves.

J'arpentais la ville ; et des idées sans suite, des idées funestes se pressaient, se bousculaient dans mon cerveau meurtri. Les honnêtes gens qui me regardaient passer, et tous ceux, loué soit le Seigneur, si nombreux qui se souvenaient toujours de leur bon ami Djeha et lui adressaient force saluts, se voyant ignorés, hochaient tristement la tête. L'un d'eux soupira assez haut pour que je puisse l'entendre : "Voilà ce qu'engendre la prison !" Ah ! comme celui-là me comprenait bien !

J'errai longtemps encore dans cet état : combien d'heures ? Qui saurait le dire ! La chaleur épaisse et suffocante de ce novembre sans un nuage écrasait la ville. L'image de mon compère mort remonta devant moi, son sang ruissela de nouveau devant mes yeux. Quelque chose se gonfla de plus en plus, dans ma tête ou mon cœur… Tout cela était arrivé parce que, comme j'en eus connaissance quelques instants avant d'être bouté hors de la prison, tout cela parce que des combattants s'étaient levés pour défendre leur terre. Et puis un étrange calme descendit en moi, ma tête redevint toute froide. Une lucidité, un sentiment de force inouï, une sorte d'enthousiasme, comme un chant terrible, envahirent mon âme. Nos frères, là-bas dans les montagnes, ont-ils fini par prendre les armes contre la vermine qui nous a mangé l'intérieur de l'œil ? Mais que croyez-vous qu'il arrivera dorénavant ? Chaque jour verra de nouveaux combattants les rejoindre !

L’ATTENTE

Ce midi-là, quand Omar rentra de ses vagabondages, la chambre était baignée de lueurs flamboyantes. Les lumières qui s’y étalaient ou la traversaient soudain composaient une atmosphère d’une concision et d’une dureté de fer. Aouicha et Mériem, couchées côte à côte à même le carrelage, dormaient, ou faisaient semblant de dormir, inondées de sueur.

Lorsqu’elle entendit son frère arriver, Aouicha se redressa. Elle resta assise, appuyée sur un bras. Elle le toisait sans bouger. Ses regards poursuivaient on ne savait quelle pensée démente. Le désespoir s’y lisait : Omar demeura figé.

Il la surveillait ; peu à peu Aouicha parut le voir. D’un mouvement de la tête, elle lui désigna le plat où flottaient des débris de pain. Omar s’accroupit. Avec les doigts, il puisa les miettes d’une blancheur de neige qui trempaient dans l’eau de l’écuelle.

À la fin, il but à longues goulées le liquide qui restait.

À cette seconde, Aouicha le fixa d’une prunelle sauvage.

— Tu es encore allé mendier ? dit-elle.

— Je te jure…

— Ne mens pas. Je t’ai vu entrer chez Yamina.

— Je te jure que j’ai refusé les figues qu’elle a voulu me donner.

— Tu t’attardes trop aux portes des voisins.

— Je venais de lui faire une commission.

— La prochaine fois, tu lui diras qu’elle aille faire ses commissions elle-même ! Dès que Ma sera de retour, je lui dirai tout.

— Puisque je te dis…

En partant pour Oujda, la mère n’avait laissé que quelques francs à Aouicha, l’aînée des enfants. Mais l’argent ne faisait jamais un long usage ; cette somme avait tout juste suffi à la pitance d’une seule journée. Et à partir du lendemain, à la grâce de Dieu ! Ils avaient subsisté comme ils avaient pu, accommodant de vieux restes par-ci, empruntant par-là quelques sous.

Trois jours s’étaient écoulés ; Aïni ne revenait toujours pas de voyage.

Omar avait réfléchi plus d’une fois à ces *voyages.* Depuis la déclaration de la guerre, la contrebande connaissait une prospérité nouvelle, qu’on n’eût jamais prévue. Sa mère, qui avait désespéré de retourner à Oujda, faisait derechef entrer en fraude des tissus marocains. Présentement Omar ne considérait plus ces

absences que comme des périodes pénibles à passer. Sans doute, à la suite de chacune d'elles, une ère d'abondance s'ouvrait-elle ; de courte durée d'ailleurs. Ça allait pendant quelques jours. Et après, tout recommençait comme avant !

En attendant, il s'arrêtait, malgré lui, aux abords des autres chambres, sans trop insister. Il surveillait les voisins qui dressaient leurs meïdas. Quelquefois on l'appelait, lui offrait quelque babiole à manger. Rarement il acceptait : il refusait avec beaucoup de confusion et s'enfuyait.

Le quatrième jour, la nuit tomba encore sans qu'Aïni arrive. Les enfants renoncèrent à l'attendre. Ils remirent leur espoir au lendemain.

Depuis que leur mère était partie, les heures et les journées s'étiraient avec une lenteur effrayante. Il se passait de longs moments sans qu'une parole leur échappât.

Le jour, ils rôdaient, tendus, inquiets. À la maison, les locataires, qui épiaient leurs mines soucieuses, leur criaient de temps à autre :

— Votre mère vous a abandonnés : vous ne la reverrez plus !

Les enfants savaient que c'étaient de méchantes langues. Les femmes raillaient :

— Qui sait ? Elle a peut-être trouvé un mari ! Dans ce cas, elle ne reviendra jamais.

Leur mère… C'était ridicule. Pourquoi ces plaisanteries qui ajoutaient à leur peine ? Ils étaient assez accablés comme cela.

Jusqu'à la propriétaire elle-même ! Maintenant que leur mère était absente, elle dégoisait les pires vilenies ; elle claironnait à qui voulait l'entendre :

— Pourquoi cette femme sans cœur est-elle partie, abandonnant ses enfants, les laissant mourir de faim ? Pourquoi ? Bouh ! Est-ce possible de faire pareille chose !

Elle se mettait à avoir pitié d'eux, la vieille chouette ! Elle dont la haine ne quittait jamais la poitrine desséchée.

Entre deux diatribes empoisonnées, elle s'arrêtait pour rire aux anges :

— Hi ! hi ! hi !

Quelle joie horrible !

Un tourment lourd et imprécis agitait Omar. S'ouvrant tout bas à sa sœur aînée, il lui disait que la faim le torturait. Aouicha se taisait.

Elle se bornait à lui répéter :

— Oumima arrivera aujourd'hui, j'en suis sûre. Elle sera là dans la soirée.

Elle rabâchait cela depuis le départ d'Aïni !

Aouicha se retirait dans un coin ; le garçon s'éloignait, la mort dans l'âme. Il sentait que sa sœur en voulait à sa mère et à tout le monde.

Aussi commençait-elle à les traiter, lui et Mériem, avec rudesse.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? éclatait-elle subitement. Elle est partie ; elle vous a laissés.

Puis elle se récriait :

— Est-ce que je cache de l'argent ? Elle n'est partie que pour deux jours. Et voici que quatre jours ont passé !

Invariablement, elle finissait par hurler :

— Je n'y peux rien ! Je n'y peux rien ! Vous me rendez folle !

L'après-midi du cinquième jour, ils attendirent, serrant les dents. Ils s'étaient allongés à travers la pièce. La chaleur des premiers jours d'août, par bouffées, les assaillait, rayonnait dans leur corps, leur faisait battre douloureusement les tempes. Devant leurs yeux tout devenait vermeil, éclatant. L'air était strié de veines de feu. De ce moment, la fièvre les agita sans répit. Ils éprouvaient du mal à se soulever ; malgré la soif qui les suffoquait, ils n'avaient aucun désir de boire ; c'était la faim.

Aouicha, que la colère égarait, s'assit à l'écart et les considéra en hochant la tête. Elle leur défendit de geindre ; leurs plaintes l'irritaient. Ce n'était pas de leur faute ? Tant pis ! Qu'ils se taisent ! Sa souffrance la rendait méchante. Soudain des sanglots la secouèrent. Ses pleurs, qu'elle voulait cacher, lui firent aussitôt des yeux comme des oignons et vides de toute expression.

Le jour baissait lentement en donnant un éclat crayeux à l'atmosphère ; cette heure morose entre toutes accablait les enfants. Ils étaient parvenus à la limite de la résistance, là où commence la désolation.

En même temps que le soleil, tout souffle avait disparu de l'air. Une sécheresse de cendres mortes s'étendit sur la maison. Les enfants grelottaient de fièvre.

Ils se rangèrent l'un près de l'autre et s'assoupirent comme à l'intérieur d'une étuve noire.

Le lendemain, le jour, Omar ne l'oublierait jamais, se leva couleur de cuivre. Dans un ciel de mauvais augure, des traînées de nuages fuyaient sous un vent qu'on ne percevait pas encore. Le sirocco s'annonçait. Ils ne pouvaient espérer avoir à manger ce matin, non plus. Ils se débarbouillèrent avec l'eau du puits pour se rafraîchir. Et la longue attente reprit.

Quatre heures de l'après-midi. C'était l'heure à laquelle la sœur aînée avait dit que le train de leur mère arrivait. Au-delà, inutile de compter sur son retour.

Omar était calme, mais assurément il n'avait pas la placidité de Mériem. Sa jeune sœur ne paraissait s'apercevoir de rien, ni de la faim, ni de la chaleur, épaisse comme une toison, ni de l'attente torturante… Assise sur le pas de la

porte, elle avait un bout de bois à la bouche qu'elle tétait avec une satisfaction paisible. Un peu de bave jaune s'était coagulée aux commissures de ses lèvres. Son visage restait clos.

La plus énervée, sans conteste, c'était Aouicha ; son flegme n'était qu'une apparence. Son excitation vibrait, secrète, affolante.

Omar se tenait, jambes croisées, au centre de la pièce, la tête penchée sur l'épaule. Fasciné par le visage de Mériem, il eut bientôt l'illusion de voir une femme âgée, ou plutôt une femme vieillie en un clin d'œil. Sa sœur avait du coup plusieurs siècles d'existence, tout en gardant les traits d'une fillette.

Là-dessus, une curieuse animation se répandit dans Dar Sbitar. Les deux filles, Aouicha et Mériem, se précipitèrent vers l'escalier. Omar reconnut la voix de sa mère au milieu d'autres voix de femmes. Il n'eut aucun désir de se lever. Les voisines accueillaient Aïni avec des cris de surprise, des exclamations suraiguës, des rires, des questions…

Toujours à la même place, Omar se tassait sur lui-même de tout son poids. Il entendit de nouveau la voix de sa mère.

Il eut horreur de ce son dont le contact le hérissait, l'écartelait, à présent. Avoir eu tant d'espoir, pourquoi ? Il ressentait un besoin frénétique de tout haïr, tout à coup, et de disparaître. Il le comprenait à cette horreur. Mais avant d'y sombrer définitivement, de s'y perdre tout à fait, il se ramassait à l'extrême pointe de sa souffrance. Il se taisait pour écouter l'effondrement.

D'une violence presque insensible, se formèrent alors les premières trouées de la peine. Il escomptait cependant se rendre aussi inerte qu'un cadavre. Sa haine, sa haine, qu'en faisait-il ? Ne le soutenait-elle plus ? Il n'avait d'autres bras où se réfugier : n'importe où ailleurs, c'eût été pareil, ce bagne ne changerait pas ; le malheur resterait partout le même. De toute son âme d'enfant, il désira se dissoudre. Au même instant, dans les soutes où sa pensée formulait ce vœu, une peur panique le surprit. Des larmes lentement coulèrent sur son visage crispé.

L’HÉRITIER ENCHANTÉ

Je remercie le sort qui m’a comblé de bienfaits. Mes parents bien-aimés m’ont laissé une vaste maison... D’eux aussi me sont venues des terres. Cette aisance a mis pour toujours ma vie à l’abri des coups de l’adversité. Je suis devenu le maître des hauteurs boisées qui entourent notre demeure. (Au-delà s’étendent encore des terrains de pacage : et ceux-ci dévalent jusqu’à la plaine.)

Ce n’est pourtant rien en comparaison de ce que nous possédions jadis. Il ne nous est resté que des miettes. Ce devait être très ancien ; je descends d’une famille de notables ; je suis leur dernier représentant… C’est à moi qu’échoit maintenant leur succession. Je ne connaissais guère ces domaines passés, depuis lors, entre mes mains. Je ne les connais pas davantage à présent qu’ils sont miens. Pas une fois l’idée ne m’est venue d’aller les inspecter. Cela pourrait paraître curieux. Mes propres occupations m’en ont toujours détourné !

Le malheur même qui m’a enlevé mes parents m’a contraint à l’époque à m’intéresser à tout cela. Jamais autant qu’en ces jours lointains l’existence ne m’a prodigué d’aussi grands motifs d’inquiétude. Que faire ? Que devenir ? J’étais anxieux à la simple perspective de devoir diriger de si vastes domaines, moi qui n’ai eu pour expérience qu’une vie libre de tout souci. Je ne me suis jamais plié à un travail ; adolescent, j’avais fait des études, il est vrai. Mais il y a si longtemps de cela !…

Ces occupations ordinaires, ces tracas, m’ont été une humiliation ; j’ai passé ainsi des journées pleines de désarroi. Je m’imaginais que je devais mettre la main à la pâte ! J’ai vu affluer dans ma maison des gens qui se faisaient connaître comme métayers, gardes forestiers, khammès, chefs bergers, locataires… Ils m’ont fait part de leur affliction. La mort de mes parents en était naturellement la cause. Ils m’ont juré solennellement fidélité. Ensuite ils m’ont fourni les comptes de leur exploitation et de toutes leurs activités. Je leur ai fait confiance pour tout et ils s’en sont retournés, emportant l’assurance de ma protection, que les uns et les autres voulaient recevoir.

Je me suis aperçu seulement alors que tout continuait d’aller comme par le passé. Mon intervention dans mes propres affaires ne s’avérait nullement nécessaire. Je me suis tranquillisé. J’ai compris qu’il fallait surtout un maître. J’étais ce maître. Et la vie poursuivait son train. Je n’ai plus eu à m’inquiéter de la sauvegarde de mes intérêts. Je me ris de mes appréhensions qui me paraissent

aujourd'hui ridicules. Mais il s'est levé dans ma conscience un sentiment de vague commisération pour mes gens ; oui, de les voir accepter que les choses soient ainsi.

Je venais de découvrir cet ordre supérieur et naturel que nos premiers ancêtres avaient établi. Il continuait sa marche sans avoir besoin de ma participation. Il se contrôlait de lui-même, en sorte que tout s'accomplissait comme sous l'œil du maître. Mais en dernier ressort, cela ne revenait-il pas au même ?

Je n'ai eu, à nouveau, pour tout guide que ma liberté. Mon ambition était d'atteindre une vie lumineuse, délivrée du triste joug du travail quotidien, ce bagne du labeur qui guette l'existence humaine. Loin de toute atteinte sacrilège, cet idéal brûlait comme une flamme vers laquelle je courais sans fin.

Les biens qui se sont trouvés en ma possession n'ont pas manqué de fructifier, et je me suis marié. Encore que je ne sois âgé que de trente ans, j'ai maintenant deux enfants.

Néanmoins, de tout ce que je possède, je puis affirmer que rien ne m'est plus cher que notre maison. Elle est liée à mon cœur par des attaches secrètes. Cette demeure que nous seuls habitons, ma femme, mes enfants et moi – cependant puis-je dire encore : "J'habite ma maison" ? Puis-je dire, de même : "Ma femme, mes enfants" ? –, s'élève au milieu d'un bois de chênes-lièges. Je ne saurais en donner une description détaillée ; elle est à ce point vaste qu'il est impossible d'en suggérer une idée même approximative. Je n'en ai jamais saisi, extérieurement, l'aspect d'ensemble, et à l'intérieur elle n'est qu'une suite de salles : à en parcourir d'aussi immenses on ne croirait pas que c'est une simple maison. Nous vivons plutôt, ma femme, mes deux enfants et moi, dans un palais ! Ces pièces avaient été conçues en des proportions telles que je suis en droit de penser que chacune, à elle seule, était destinée jadis à abriter une famille entière. Pour être tout à fait exact, j'ajoute que rien d'absolu ne les sépare. Elles se continuent d'affilée ; on ne constate que l'on passe de l'une à l'autre qu'à certain détail d'architecture. Ç'aurait donc été ridicule de vouloir meubler ou décorer pareille habitation. Aussi ai-je de tout temps conservé les quelques meubles qui avaient été placés, ici ou là, par mes ancêtres. Nous nous sommes bien retenus, ma femme et moi, de changer quoi que ce soit à cela, de déranger le moindre objet ! Était-ce nécessaire ? Était-ce sage même ? Nous nous sommes simplement contentés de vivre là en prenant exemple sur nos aïeux. Eux-mêmes y avaient déjà vécu à l'instar de leurs prédécesseurs !

Je remercie le sort qui m'a comblé de ses bienfaits ; à aucun moment je n'ai cherché des raisons à ses faveurs. J'ai eu, tout au contraire, bien garde de pénétrer ses desseins. De pareilles tentatives sont toujours vaines. M'aventurer dans le dédale des causes que je ne pourrais jamais connaître, pourquoi ? N'est-

ce pas de l’orgueil ? C’est vouloir troubler l’ordre du monde, porter atteinte à quelque chose de plus grand que nous. Le plus sage n’est-il pas de jouir modestement des biens que la Providence nous accorde ? Quand le sort décide de te combler, c’est vite fait ; tu ne pourras savoir par quelle voie. Et ce qu’il te destine, personne ne te l’enlèvera. Il ne te reste ensuite qu’une chose à faire, le remercier. De même s’il décide de te déshériter, c’est aussi vite fait. Et il te faut encore le remercier. Car rien ne dépend de toi, pas même ta vie. Que le riche soit riche, et pauvre le pauvre, puisque rien ne provient de nous.

Je ne me suis pas laissé abattre longtemps par la mort de mes parents. J’avais déjà entrevu la grandeur de notre tradition, qui m’a protégé du désespoir. À partir de cet instant, j’ai compris que notre véritable destin consiste, non en la conservation de nos biens – biens qui, depuis nos ancêtres les plus éloignés, se sont perpétués jusqu’à nous – mais, pour moi et mes enfants, en la transmission de notre tradition à ceux qui nous suivront. Notre mission était là toute tracée ; les biens de ce monde ne sont que les liens que notre existence entretient avec les puissances parentales.

Dans ma famille, nous avons toujours observé scrupuleusement les prescriptions que nos aïeux nous ont léguées du fond des siècles. Des générations ont surgi l’une après l’autre et disparu ; nous n’en persévérons pas moins à conformer notre existence à cet ordre. Nos vies pourront s’éteindre et ne laisser aucune trace sans que la continuité de notre tradition en pâtisse de quelque manière que ce soit.

J’aimais errer au moment où le jour se lève dans les bois qui environnent notre demeure. Je respirais l’odeur âcre de la terre fraîchement remuée, où des arbres venaient d’être arrachés, et celle plus douce des feuilles humides qui jonchaient le sol. Ces senteurs vivantes traversaient l’air mouillé. Le soleil n’apparaissait pas encore, pourtant la lumière matinale avait un éclat aigu. Sensible au charme qui se dégage des choses de la nature, je ressentais une félicité sans mélange. Mon âme pénétrée par l’influence mystérieuse de cette minute touchante et si simple goûtait dans l’allégresse la grandeur familière de ce spectacle.

De tels instants comblent le cœur. L’heure calme, la clarté nouvelle qui se jouait entre les arbres, tout engageait ma pensée dans une rêverie profonde. J’écoutais le chant des oiseaux qui s’élevait de branche en branche, je laissais mes regards aller dans la futaie, et cette heure m’apparaissait la plus sereine de toutes.

Ce jour-là, je sortis comme à l’accoutumée, de grand matin, et m’éloignai parmi les arbres. De cet instant si fréquemment évoqué, je me remémore les moindres détails. Mon âme se recueillait dans la joie que cette effusion indicible

entretenait sur la terre. Peu à peu, une sensation de paix commença à m'envahir. Une paix telle qu'il n'est jamais donné habituellement à un cœur humain d'en ressentir de pareille. Ce fut à cette seconde que j'entendis plusieurs voix d'hommes résonner dans le sous-bois. Elles venaient brusquement de me tirer de cet état qui était comme une espèce de contemplation. Je m'arrêtai et je délibérai brièvement en moi-même, décidé à prendre un chemin autre que celui où je m'étais engagé. Mon but était d'éviter la rencontre de gens que je ne connaissais pas. Ou, si par hasard je les connaissais, de ne pas leur révéler ma présence. Cependant lorsque je m'avançai avec l'intention d'emprunter une voie différente, je me trouvai en face, quoique à une certaine distance, de Si Adar. Il était entre deux autres personnes. Je ne pouvais prétendre ne l'avoir point reconnu puisqu'il me sourit aussitôt. Tous les trois se tenaient au bout d'une enfilade d'arbres ; leurs silhouettes se dessinaient avec netteté sur un fond de ciel.

De la manière dont Si Adar m'adressa son sourire, je compris que la conversation qui le retenait auprès des deux hommes allait se terminer. Je me dirigeai donc vers le groupe.

Ils parlaient d'un ouvrier, précédemment employé par un ami de Si Adar, qui leur paraissait être un malheureux et un mauvais. Leur crainte informulée était, en le gardant, qu'il en contaminât d'autres. Ils ne demandaient au commun des travailleurs que l'application et la droiture, assurés d'en faire ainsi de bons sujets. Or, chez les sujets de sélection, comme le fellah en question, ils craignaient justement la curiosité, l'orgueil, l'audace de l'esprit.

— La soumission, disait Si Adar, voilà ce qu'il ne concevra jamais ! Et pourtant c'est l'idée dont chacun doit se pénétrer avant aucune autre. Je ne crains pas d'affirmer que cette idée est toute de Dieu, et pour ainsi dire sa plus forte expression auprès des hommes.

Il dirigeait vers moi son regard inexpressif et noir.

— Ce qui manque aujourd'hui, soupirait-il, ce n'est ni le savoir ni l'intelligence, c'est plutôt le contentement de son propre sort.

— Ils sont encouragés, ajoutait M. Valé, par ce gouvernement sorti de la guerre. Leur audace ne connaîtra plus de bornes. Mais nous saurons, nous, les rendre plus raisonnables. L'Algérie n'est pas la France.

Si Adar était un homme de haute taille, au regard fixe, vêtu d'un complet de drap gris à l'européenne. Il portait, inclinée légèrement vers l'épaule droite, sa belle tête allongée que l'âge avait creusée. Ses traits forts exprimaient, paradoxalement, une finesse d'esprit et une dignité acquises sans doute dans des rapports très fréquents avec autrui.

C'était une bien curieuse chose que de l'entendre parler. Il s'exprimait en

français très correctement. Il parlait une plus belle langue que son interlocuteur, M. Valé. Je crois même que, bien qu'arabe, Si Adar paraissait intimement convaincu qu'il s'exprimait d'une manière plus pure que le Français lui-même.

Il ne tarda pas à quitter ses amis. Nous nous voyions assez souvent, Si Adar et moi. Mais cela ne nous empêchait pas à chaque nouvelle rencontre de nous prodiguer réciproquement de vives salutations. Quand nous retrouvons un ami, serait-ce après une heure d'absence, n'est-ce pas comme s'il revenait de bien loin ? Une fois que je lui eus serré la main, demandé des nouvelles des siens, j'émis pour finir des vœux de bonne santé. Il n'en fit pas moins, à mon égard, de son côté. Après quoi, il me proposa une promenade dans sa voiture :

— Puisque, disait-il, nous avons eu le bonheur de nous rencontrer aujourd'hui.

Nous gagnâmes en causant la grande route où son automobile stationnait. J'avais souvent l'occasion d'aller en randonnée avec lui dans le pays. Nous eûmes vite fait, montés ensemble à l'avant de l'auto, de traverser le bois.

Nous débouchions de temps à autre dans des terres découvertes, des champs déserts, sur lesquels flottait une brume légère. Là, s'offrait à notre vue la noire vie de travail et de misère des fellahs, de ces hommes plongés dans la faiblesse et la timidité.

Bientôt nous arrivâmes à un endroit où il y avait une sorte d'auberge. Nous pouvions nous y arrêter et même prendre des consommations. De toute façon, il m'était impossible de m'éloigner longtemps de la maison. Nous stoppâmes à cette auberge. En entrant, Si Adar fut content de voir là encore un de ses amis qu'il invita tout de suite à s'asseoir à notre table. Et à peine engagea-t-il la conversation avec lui qu'il parut se passionner. Je ne les écoutais que bien distraitement. Le bruit de leurs paroles me parvenait à travers un écran de pensées. Je songeais à ma femme et à mes enfants qui étaient seuls. Ah ! il n'était nullement question de s'attarder ici. "Des hôtes peuvent survenir chez moi d'une minute à l'autre, me disais-je. Qui les recevrait à ma place ? Ma femme le ferait-elle pour moi ? Mais il n'est pas d'usage qu'une femme accueille des invités. Et mes hôtes, eux, trouveraient-ils cela décent ? Si je suis le maître de céans, et que des étrangers arrivent dans ma maison, c'est à moi d'aller au-devant d'eux." C'étaient les questions que je débattais en moi-même, pendant que Si Adar, particulièrement pris par la discussion, ne cessait de parler et de rire d'une manière discrète.

Je ne sais plus à présent ce qui me permit de m'éloigner de ces lieux. En revanche je me souviens que la raison qui me poussa à le faire était réelle.

— Je reviens à l'instant, avais-je dit à Si Adar en sortant.

J’étais loin de songer, à cette minute, que j’allais me rendre chez moi. De l’auberge partait un chemin de traverse qui aboutissait droit à la maison ; ce chemin n’était guère fréquenté ; plus exactement, je ne me rappelais pas l’avoir pris une seule fois. Je me demande même comment j’étais arrivé à avoir la certitude qu’il existait. Je ne me souviens pas non plus que quelqu’un en ait jamais parlé en ma présence. Pourtant j’étais persuadé qu’un tel chemin passait là. Cette conviction était profondément enracinée en moi. Je me faisais fort de réinventer en quelque sorte, pas à pas, le trajet que je m’apprêtais à suivre. Perdu dans ces pensées, je me trouvai insensiblement attiré dans une direction qui me parut être enfin celle que je recherchais. Cette découverte était si attendue que je n’en fus pas surpris.

À mesure que j’avançais, le bois s’épaississait ; mais en moi s’affermissait le sentiment que j’approchais de la maison. Ce ne fut bientôt que fourrés touffus où le chemin devenait captif. Le sentier, étroit et sinueux, paraissait aboutir à un point d’étranglement. Tandis que je m’acheminais parmi les chênes-lièges, je me sentais, impatient que j’étais de rentrer, en proie à la plus vive agitation. Puis je me mis à courir éperdument. Tantôt je m’exhortais à suivre la même direction, la seule qu’il était possible de prendre, tantôt, plein de remords, je décidais de revenir sur mes pas. J’oscillais ainsi sans me déterminer à adopter une résolution. En fait, au lieu de chercher à sortir de ce labyrinthe, je tâchais, certain d’être sur la voie, de m’y enfoncer encore davantage. Le chemin était en tous points identique à celui que j’avais imaginé. Je n’allais pas tarder à arriver à la maison, il n’y avait aucun doute possible. Quoique hors de souffle – mes pensées se trouvaient dans une confusion telle, à dire la vérité, qu’elles ne me permettaient pas de ressentir ma fatigue – je courus encore plus que je ne l’avais fait jusque-là. Mais pourquoi éprouvais-je le sentiment d’une menace proche que le malheur faisait peser sur moi dans cette solitude ?

J’étais de plus en plus persuadé que je ne retrouverais plus le chemin qui me conduirait chez moi, il me semblait que je n’échapperais plus à cette prison d’arbres. Mon appréhension grandissait et allait jusqu’à se transformer en une angoisse, qu’augmentait le sentiment d’un danger qui guettait ma famille, pendant que j’errais au loin.

C’est alors que ma curiosité fut éveillée par la vision de plusieurs silhouettes de femmes : je détournai la tête ; mon regard revint involontairement de leur côté. Elles n’étaient que trois et l’une d’elles, selon toute apparence, qu’une vieille femme. Mais celle-ci avait un port de tête si dégagé, elle était si légère dans ses mouvements qu’on l’aurait crue aussi jeune que semblaient l’être les deux autres. Elles avaient l’air de se sauver ou de se poursuivre entre les arbres. Toutes les trois me regardaient. En y faisant bien attention, je remarquai que

leurs orbites étaient vides. Habillées de tissus très fins aux couleurs pâles, elles se déplaçaient lentement puis tout à coup très vite. À l'instant où j'aurais juré qu'elles étaient loin de moi, je les découvris à mes côtés.

Ici, je me rends compte qu'il est nécessaire d'interrompre ce récit le temps de noter un détail qui ne manquera pas d'étonner, encore qu'il s'agisse somme toute d'une chose de peu d'importance.

Pendant que je dévisageais les trois étranges créatures avec une perplexité qu'on s'explique facilement, il se produisit une fuite d'un grand nombre de rats. Ils étaient tout noirs ; leurs regards étaient si vifs et chargés de malice qu'on aurait pris leurs yeux injectés pour ceux d'êtres humains ainsi métamorphosés. Ils ne fuyaient pas précisément, même à mon approche, ils trottaient plutôt sans but fixe. Non seulement ils ne paraissaient guère me craindre, mais, avec l'air de me narguer, ils me jetaient encore des regards insolents. Ils ne se fatiguaient pas d'exécuter mille cabrioles grotesques qui avaient quelque chose de cruel. Dans ma précipitation j'écrasai l'un d'eux sans que j'en aie eu la moindre intention.

Alors je compris que les trois femmes allaient m'empoigner à bras-le-corps, car ensemble elles m'entourèrent d'un seul mouvement. Tout cela se passait dans le silence le plus extraordinaire. Je leur échappai miraculeusement et me souvins que j'avais un pistolet dans une poche de mon veston. Sur-le-champ je l'exhibai, comptant sur la crainte qu'une arme était susceptible d'inspirer.

Aussitôt, je notai que chacune d'elles tenait à la main une arme identique à la mienne. Ayant de cette manière acquis la certitude qu'elles avaient décidé ma mort, je n'hésitai pas et je tirai sur la plus vieille qui, apparemment, commandait aux autres. Mais il arriva ceci, que je ne pouvais prévoir : à la seconde où j'appuyai sur la détente, je n'entendis aucune détonation. Pourtant je suis convaincu que plusieurs coups étaient partis. Les femmes de leur côté avaient tiré sur moi. Par bonheur, je n'avais pas été touché, du moins je n'avais éprouvé aucune douleur ; mais était-ce une preuve suffisante ? Je m'élançai, ayant jeté mon arme : j'arrivais devant ma maison enfin. Bien qu'il n'y eût en face de moi qu'un immense mur, j'eus tôt fait d'y repérer l'emplacement d'une grande porte qui avait été bouchée. La maçonnerie, plus récente, commençait à deux pieds du sol. Ce détail particulièrement curieux, en quoi j'étais fondé de déceler la manifestation de quelque dessein favorable – peut-être n'était-ce que le résultat d'une inexplicable négligence –, je le reconnaissais. Je ne suis pourtant pas sûr de l'avoir vu jamais. Je m'engouffrai par ce passage et me trouvai dans une espèce de large vestibule. Il y faisait très sombre ; toutefois dans le fond avait été pratiquée une issue semblable à la première. À cela, je mesurai que la galerie était d'une faible longueur. M'étant de nouveau baissé, je franchis encore cette ouverture et ressortis brusquement dans notre maison. J'étais dans la salle

commune.

Devant moi, ma femme me tournant le dos donnait à manger aux enfants. À cette vue, mon cœur déborda d'un sentiment d'exultation qui m'effraya. Je parlai mentalement à sa présence inexprimable. Des mots de silence me parvenaient à la mémoire : "Je ne sais pas remercier. Tu protèges ma vie contre toute menace. Je suis resté longtemps sans le comprendre. Pardonne-moi ! mon amour."

Personne ne m'entendit arriver ; je m'approchai doucement de ma femme jusqu'à la toucher. J'observais qu'elle ne me prêtait aucune attention ; comme si elle n'avait pas remarqué ma présence, elle continuait à nourrir ses enfants. Eux dont j'aurais pu toucher le front si j'avais tendu le bras ne me voyaient pas. Ils restaient étrangers à tout ce qui n'était pas leur repas. Ils avaient pour habitude, quoi que fît leur mère pour les apaiser, de m'accueillir avec de grands cris. Maintenant ils ignoraient que j'étais là.

Douce, ma femme n'avait de pensée que pour eux. Elle était fermée, aurait-on dit, sur quelque certitude qui comblait son existence. Sa main avancée vers les enfants découvrait la ligne de sa gorge sous la masse de la chevelure. Un tel oubli à mon égard m'interdisait de l'effleurer même. Et la gravité inaccoutumée que je dénotais dans ses gestes me séparait d'elle.

Un bruit de voix s'éleva dans la salle voisine. Je partis dans cette direction et me trouvai devant trois personnes de ma connaissance. C'étaient des amis que j'avais priés de venir passer la journée à la maison. Mais chez eux non plus je ne remarquai rien qui me signalât que j'existais. Ils s'entretenaient calmement.

Je n'osai adresser la parole à mes amis plus qu'à ma femme. Je ne pouvais leur reprocher, même amicalement, leur indifférence. Un secret avertissement me le déconseillait. Il m'était impossible de les interroger, sachant ce que cela comportait de risque. Mon espoir se reportait sur Si Adar que je venais de quitter. C'était lui l'homme de la situation, c'était lui qu'il me fallait retrouver à tout prix. Je devais agir de toute urgence si je ne tenais pas à ce qu'un malheur se produisît. Mon salut était là.

Le soir, je rentrai, j'avais battu la campagne en vain. Depuis quelques instants des femmes se succédaient en longues théories vers notre chambre. Arrivant près de la porte, elles s'immobilisaient, regardaient à l'intérieur de la pièce, et restaient sur le seuil. Certaines avaient un châle qui leur encadrait le visage. Beaucoup, avec leur main, se cachaient la bouche. Les unes disaient :

— Assez ! Assez ! À quoi sert de pleurer de la sorte ? Que la volonté du Seigneur s'accomplisse.

D'autres faisaient de grands mouvements de tête, l'air prostré et triste.

— Il est en présence de Dieu à cette heure, disait l'une d'elles.

Une voix, que les pleurs étouffaient, parvenait du fond de la salle. C'était celle de ma femme.

— Je ne suis qu'une pauvre femme. Pourquoi me suis-je obstinée à vivre ? Ô jour funeste.

La lamentation de la mort s'éleva, aiguë, paraissant ne point devoir finir. Brusquement, elle se réduisit à une sorte de gémissement rauque.

— Qui désormais soutiendra ma vie ? reprit-elle. Je n'ai plus celui vers qui je pouvais tourner les yeux.

Plusieurs femmes sanglotèrent en même temps.

— N'ai-je vécu que pour voir partir celui qui est ma vie ? Je suis malheureuse. Seigneur.

Quelques-unes, s'appliquant des claques sur les cuisses, accompagnèrent sa plainte de cris perçants.

Le soir tombait. On alluma une lampe à pétrole. Sa lumière nourrie de sang brûlait, fumant sans arrêt. La salle tout en longueur restait noyée dans une demi-obscurité pleine de l'agitation muette des ombres. Contre le mur du fond, assise dans une posture accablée, ma femme avait à ses côtés une rangée d'autres femmes immobiles. Son visage était perdu dans les plis d'une gaze neigeuse, de sorte qu'on ne pouvait voir ses yeux.

Un sanglot fusait de temps à autre, ou bien l'on entendait une voix traînante et gonflée de soupirs.

Dans cette salle sans meubles, aux murs nus, on ne distinguait que la blancheur de la gaze de deuil que les femmes avaient entortillée autour de leur tête. Par instants, on devinait le bruit étouffé des pieds nus de celles qui circulaient.

La nuit venue, elles quittèrent cette pièce. Elles se réunirent toutes dans une autre chambre de la maison afin de se restaurer et de dormir. La salle abandonnée était plongée dans l'obscurité ; il y faisait déjà sombre, bien que la nuit ne fût pas tout à fait pleine. À l'autre bout de l'habitation, les voix des femmes montaient sans contrainte. La présence de la mort n'était pas complètement oubliée, mais cette mort était entrée dans l'ordre des choses, on commençait à s'y habituer. Les femmes en parlaient toujours, elles en parlaient comme si elle fût survenue il y a des années déjà. Et, effectivement, à la seconde même où l'on vient à mourir ne rejoint-on pas tous les morts, les tout premiers morts ?

De nouveau, les conversations reprirent ; les femmes avaient fini de manger. Dans leurs voix flottait on ne savait quel sentiment attendri qui faisait qu'elles devenaient prévenantes entre elles, et qui emplissait chacune d'une douceur secrète. De temps en temps, elles soupiraient, tandis que les submergeait une

impression de profond apaisement, comme si leur besoin de quiétude venait d'être pleinement rassasié. Pourquoi se sentaient-elles si heureuses ? D'où surgissait en elles cet afflux de plénitude ? Envers qui étaient-elles si reconnaissantes ?

Je me dirigeai vers mon bureau et me mis à rédiger une requête.

On me demandera : Mais en quoi va consister votre requête ?

Je recommence : Je remercie le sort qui m'a comblé de ses bienfaits. Mes parents bien-aimés m'ont laissé une grande maison. À vrai dire, il m'échut aussi des terres… Je vous raconterai toute l'histoire que vous venez d'écouter. Seulement voilà que la fin devient pour nous une commune méprise.

— Après ce commencement, direz-vous, on en viendra aux faits.

— Comment cela ? Ma requête est terminée !…

Cependant, il est vrai, je dois reconnaître que j'ai perdu le fil de l'histoire ; cela arrive dans bien des cas. Faut-il que cette explication vous rende plus exigeants ? Vous m'avez convaincu que je n'ai pu formuler ma requête, puisqu'à présent vous me demandez en quoi elle consiste. Depuis l'instant où je me suis mis à parler, vous n'avez donc pas saisi qu'elle commençait avec les premiers mots. Que s'est-il produit ? Pourquoi soudain ne nous sommes-nous plus compris, alors qu'il nous semblait des deux côtés parler le même langage ?

Une requête ? Non, pas de requête. Plus jamais. Pensons à autre chose.

C'est à peine si je me reconnais, tout cela me dépasse. Je me dépars de mon assurance, la vie m'abandonne ; cette dérive est plus puissante que moi, je n'ai plus la force de l'endiguer. La mort m'habite-t-elle déjà ? Jamais elle ne m'a fait peur, mais ceci est étrange. Mes ancêtres m'appellent. Cette vieille demeure est plus bourrée de morts qu'un cimetière. Tous mes aïeux sont là autour, mes gestes reforment tous leurs gestes. Je voudrais parler mais ils parlent pour moi. Ils pèsent sur mon âme d'un poids infini. Je suis une forêt de cadavres qui recherchent leur résurrection.

Pourtant je suis seul. Inexorable, une lumière avance jusqu'à mes yeux, elle commence à s'étendre, s'étend, éternelle, morne. Elle détruit peu à peu la saveur de l'air, réduit en cendres cette nuit d'été. Où sont les noirs cheveux de ma femme ? Où est son corps frais ? L'odeur des champs humides ? Elle est venue tout effacer. Qu'est-ce que maintenant cette longue muraille de sang contre laquelle je bute ? L'oubli referme ses portes. Ah, malheur, malheur ! La mort m'ensevelit. Malheur qui me révèles à moi-même, je meurs ! Ce que j'ai de plus cher au monde se détourne.

Je suis avec mes ancêtres, avec tous mes morts. Je hurle, je suis la douleur qui blâme et qui maudit. Pourquoi vous dressez-vous ainsi ? Vous voulez me protéger ? Mais vous m'écrasez ! Votre vérité n'est qu'une vérité de morts et

mon cœur est déjà plein de votre décomposition. Ah ! est-ce de froid que je frissonne ? Tout à l'heure mon sang brûlait comme une forge ardente.

La dernière porte se ferme ; la maison est comme une tombe : noire, verrouillée, enveloppée de silence. Ma volonté se tend en moi ; c'est le ressentiment qui me soutient. Que je vive un jour encore, que je vive une heure. Je surpasserais en cruauté tous les tyrans, je serais plus précis qu'un chirurgien. Je brûlerais, je supprimerais la fausse vie dans l'œuf. Il ne resterait que la vie authentique, s'il restait quelque chose après. Je suis fort, fort de ma haine. Donnez-moi encore à vivre une heure seulement ; hommes qui m'entendez, faites quelque chose. Je vais me taire à jamais. Une dernière fois, avant que ma bouche se ferme, se remplisse de terre, je crierai. Que mes paroles aillent plonger dans vos poitrines, vous qui passez votre existence à manger et à dormir ! La mort, je me sens dévoré par la mort.

J'avance à présent vers ceux qui se sont dressés contre la vie. Mon cœur est rongé d'amertume. Qui me délivrera ? La mort va vite. Voici qu'elle me mène devant mes ancêtres poreux et que tout se fixe. C'est la lumière égale et continue…

Aveuglé, je suis aveuglé ! Mais pourquoi suis-je en train de crier : Sauvez-moi ! Pourquoi ce désespoir ? Rien ni personne ne pourra me sauver. Je ne suis plus mon maître ; mon malheur ne dépend pas des autres. C'est plutôt la loi, c'est notre ordre. Je suis leur victime. Je m'en vais parce que je ne connais pas d'autre loi. Je m'en vais…

POSTFACE DE MICHEL PARFENOV

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

Nous comprenons ce drame de voir leur héritage traduit, *perdant ses échos intérieurs, ou risquant de les perdre, ce qui est logique, la texture intime de l'arabe, devenir de ce fait, en français, une sorte d'*exotisme.

ARAGON

Oui, Aragon, c'est là le "drame du langage". Si je savais chanter j'aurais des mots arabes…

MALEK HADDAD

Croyez-vous qu'il m'est indifférent que le français soit la langue dans laquelle j'écris ? (Réponse à R. Kemp.)

MOHAMMED DIB

"C'était un temps déraisonnable, on avait mis les morts à table"… la guerre d'Algérie avait commencé…

Une époque très littéraire. Une époque où, en France, les journaux de gauche (les socialistes étaient au pouvoir, allez comprendre !) paraissaient avec de grands blancs (les articles censurés), où seule la littérature ne mentait pas. Ou plutôt les écrivains, les grands écrivains de l'époque qui, à cette occasion, n'ont pas failli. Quel soulagement pour des jeunes gens, après la lecture de *la Question* d'Henri Alleg, livre interdit d'un auteur torturé par les paras de l'armée française, que cette "Adresse solennelle" au président de la République des quatre plus grands écrivains français du temps, Mauriac, Malraux, Sartre, Martin du Gard [9], en 1958, pour condamner toute forme de torture [10], suivie du "Manifeste des 121" qui justifiait l'insoumission, signé par de nombreux écrivains… Marguerite Duras…

Parallèlement au "déclenchement des événements", comme on appelait l'insurrection des "fellaghas" en Algérie, ce fut soudain, inattendue, inespérée, comme l'ouverture d'un second front, la révélation d'une pléiade d'écrivains algériens. Dont Mohammed Dib, l'auteur de *la Grande Maison* (1952), de

l'Incendie (1954), premiers volets de la trilogie *Algérie* qui s'acheva avec *le Métier à tisser*, et, en 1955, chez Gallimard, d'un recueil de nouvelles intitulé *Au café.*

Pour donner une idée du climat du moment, pour mesurer à quel point cette littérature était scandaleuse, s'identifiait et était identifiée au combat du peuple algérien (et renouvelait le miracle littéraire qu'avait été l'explosion poétique de la Résistance française), il suffit de lire ces quelques lignes du compte rendu du grand critique d'un prestigieux hebdomadaire culturel, R. Kemp, écrites en 1955 à propos de *Au café* : "Pendant plus d'un siècle, on a haussé le niveau de vie, les connaissances, l'état sanitaire des compatriotes de M. Dib. On leur a appris à écrire. Et ils se servent de leur plume pour le pire. J'ai déjà dit que cette sorte de roman – il y a des exceptions par bonheur – m'est abominable… Publications néfastes. C'est ici qu'est l'hypocrisie, dans ces produits unilatéraux de la haine [11]."

À en rester pantois, car aucune des sept nouvelles qui composent le volume ne décrit le combat armé des Algériens, même s'il est vrai que dans toutes, l'auteur fait le constat de leur condition de colonisés, de la misère, de la faim, de la répression… et donne raison à ceux qui ont entamé la lutte.

Dès 1953, dans le même journal, au questionnaire d'une enquête intitulée "Y a-t-il une école nord-africaine des lettres ?" Mohammed Dib avait répondu d'avance à R. Kemp : "Il me semble plutôt qu'une littérature nationale, dans le sens le plus généreux du mot, est en train de se former, ceci s'appliquant tout particulièrement à l'Algérie. Et le fait le plus significatif, c'est que cette littérature se fait en langue française dans un pays de tradition musulmane qui continue, quoique avec beaucoup de difficultés, à donner des œuvres en langues arabe et kabyle (orales pour cette dernière [12])." Ce qui était parfaitement situer dans son contexte la "Nouvelle Littérature algérienne", selon l'expression de Mohamed Abdelli, qui ne pouvait apparaître qu'après la Seconde Guerre mondiale, après les massacres du Constantinois de 1945. "Dès lors, écrit-il, il y eut comme un repli sur soi […] La Nouvelle Littérature algérienne porte la marque de cette recherche, de cet effort pour saisir dans sa totalité la masse du peuple algérien et lui donner d'elle-même une conscience qu'elle n'avait jamais eue sur le plan de la littérature [13]."

Les années 1952-1953 furent celles de ce surgissement. C'est au cours de ces années-là que furent édités *la Grande Maison* de Mohammed Dib, *la Colline oubliée* de Mouloud Mammeri, *la Terre et le Sang* de Mouloud Feraoun [14], trois romans qui provoquèrent en Algérie le déchaînement de la presse colonialiste.

"Un roman qui commence" devait écrire ensuite Aragon [15] pour saluer les

deux premiers romans de Dib et montrer à quel point l'œuvre de ce jeune écrivain innovait. Car c'était dans le genre romanesque que l'innovation était la plus radicale, où il s'agissait ni plus ni moins que de fonder le roman national comme on a pu dire que *la Fille du capitaine* de Pouchkine fondait le roman russe.

Un "roman commençait", qui allait donner de la vie, des mœurs, des aspirations, de la formation de la conscience nationale et de la lutte du peuple algérien une description tout à fait inédite. Dans sa trilogie *Algérie*, Mohammed Dib brossait une fresque exhaustive de la diversité de son pays (la campagne, la ville, les paysans, le prolétariat) dans la période qui va de 1939 au débarquement américain.

Journaliste en 1951 au quotidien communiste *Alger Républicain*, comme Albert Camus avant lui, après avoir été instituteur, interprète, dessinateur, à Tlemcen et dans l'Oranais, qui sera le cadre de cette première période de son œuvre, Mohammed Dib, en raison de ses activités militantes, finit par être expulsé d'Algérie en 1959. Il n'y reviendra plus que rarement, ce qui ne l'a pas empêché, comme beaucoup d'écrivains en exil (*"qui me demande de revenir, de rentrer, qui là-bas désire que je le fasse…"*) d'être en fin de compte le plus algérien des écrivains algériens de langue française [16], éloigné des modes et des compromissions, de la "guérilla linguistique [17]" qui tenta nombre d'écrivains algériens de langue française culpabilisés par le régime et l'opinion publique de ne pas écrire en arabe. Le plus fécond aussi, jusqu'à commencer en 1985 une trilogie nordique (Scandinave si vous préférez) après avoir choisi, comme le souligne Mohamed El Yamani, dans un magnifique hommage, de "mettre un terme aux thématiques qui ne cessent de hanter la littérature maghrébine de langue française – les malheurs du pays d'origine qui tournent parfois à la caricature [18]".

Une œuvre que ne saurait concerner le reproche de Rachid Boudjedra qui, parlant d'une sorte d'anthropologie à l'aspect romancé, écrit : "Certains écrivains algériens – entre autres et par exemple – des années cinquante, y ont largement contribué. Ils ont fait dans l'image-fatma-palmier-ciel-bleu-femme-à-la-fontaine ! […] J'ai ressenti cette façon de faire la littérature maghrébine comme une usurpation parfois, une trahison même [19]." On ne voit pas d'ailleurs qui est visé, aucun écrivain ne correspondant à ce portrait-robot, tout cela après avoir dit plus haut [20] que les écrivains algériens avaient péché "d'avoir trop mythifié les ancêtres et leur héroïsme très exagéré". Allusion cette fois transparente, et qui concerne le grand Kateb Yacine, l'autre père fondateur avec Mohammed Dib de cette littérature algérienne écrite en français [21].

Les sept nouvelles qui composent le recueil doivent assez peu à la tradition de la nouvelle française, celle de Maupassant pour parler vite. Bien plus à la littérature américaine à laquelle Dib avait consacré une étude en 1947 [22], à Steinbeck et à Caldwell assurément. Ou bien alors à Tchékhov. Mohammed Dib, qui s'est essayé à toutes les disciplines littéraires (poésie, théâtre, conte pour enfants), n'est plus revenu pendant longtemps à ce genre si spécifique qu'est la nouvelle pour lui préférer le conte.

On en savoure d'autant ce pur chef-d'œuvre, prolégomènes à toute son œuvre, ce diamant à sept faces où les mots comme sertis viennent trouver chacun sa place, intangible. Poignants comme dans *la Petite Cousine :* "La vieillesse ne tue pas. Ce n'est pas la mort qui vous tue. C'est la vie que vous recevez en partage." Ou dans *Un beau mariage*, quand la faim (thème récurrent) taraude les citadins : "Elle s'écarta un peu, lui fit une place entre elle et l'inconnue. Celle-ci, tête baissée, avalait bouchée sur bouchée, sans une pause…" Dans *le Compagnon,* une des nouvelles les plus "engagées" avec *Au café* : "Nos frères, là-bas dans les montagnes, ont-ils fini par prendre les armes contre la vermine qui nous a mangé l'intérieur de l'œil ?"

Sans que ne se sente le moindre prosélytisme, le moindre embrigadement chez cet écrivain qui n'a jamais été le suppôt d'aucun parti, le bénéficiaire d'aucune prébende… C'est sa révolte devant tant d'injustice, une telle dénégation de la dignité humaine, qui donne à son œuvre toute sa profondeur, sa hauteur. Une œuvre qui témoigne de cet humanisme qui reste la préoccupation majeure de Mohammed Dib quarante ans après, comme on peut le voir dans la postface de sa dernière œuvre publiée, *La Nuit sauvage* [23], un recueil de nouvelles où l'Algérie d'hier croise l'Algérie d'aujourd'hui et son cortège de malheurs : "L'Occident aujourd'hui paraît s'être libéré de cette préoccupation, avoir disjoint les deux choses : écriture (romanesque) et responsabilité (morale). Doit-on, et peut-on, partager partout une telle position ? Je pense qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas. Je n'ai pas même à la penser : cela se vérifie tous les jours, mais ailleurs qu'en Occident.''

En 1994, Mohammed Dib a reçu le grand prix de la Francophonie de l'Académie française. Le premier écrivain maghrébin à le recevoir ! Dans les circonstances présentes, dans ce que vit l'Algérie, comment ne pas y voir un geste à la fois illusoire et dérisoire ? Vous arrivez trop tard, messieurs, a-t-on envie de dire.

Quel peut bien être aujourd'hui l'avenir de la littérature d'expression française dans un pays en proie à de telles convulsions ? N'était-elle pas déjà

condamnée bien avant l'apparition du FIS et du GIA qui se sont souvent contentés d'achever physiquement le travail commencé par d'autres ?

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Mohammed Dib, qui est encore loin d'être achevée, restera avec quelques autres dans une espèce d'entre-deux, un trait d'union entre nos deux pays, comme pour témoigner des chances qui n'ont pas été saisies à temps et permettre peut-être, dans un futur indéterminé, dans un autre siècle assurément… un recommencement.

On n'en serait pas là sans une vieille histoire, une moche histoire, une sale guerre… la guerre d'Algérie…

Notes

[←1]

Derkaoua : disciples du cheikh Derkaoui, qui ont des pratiques mystiques particulières ; organisés en une secte puissante, les derkaoua ont joué, à différentes époques, un rôle politique important.

[←2]

Déchra : agglomération de fellahs.

[←3]

Adad : racine de sureau ; on en fait brûler un peu, pour l’odeur, au moment où la femme accouche.

[←4]

Cuadra (mot esp.) : écuries.

[←5]

Ahbab Rabbi besef : Les amis de Dieu sont nombreux.

[←6]

Meïdas : petites tables rondes et basses.

[←7]

Foutah : pièce de soie portée comme un pagne par-dessus les robes.

[←8]

Dhikr : chants religieux.

[←9]

Ces derniers, à la grande différence des pétitionnaires d'aujourd'hui, avaient derrière eux une œuvre et ne se contentaient pas, en lieu et place de celle-ci, de prendre la pose pour se faire aussitôt comparer à Malraux par les médias complaisants…

[←10]

Les chrétiens de gauche (par exemple, Germaine Tillon) se distinguèrent dans ce combat. Parmi eux, Pierre-Henri Simon, dans un livre intitulé *Contre la torture*. Il est donc particulièrement injuste que Rachid Boudjedra (quelle que soit la pertinence de son combat contre le FIS) l'attaque aussi grossièrement dans *Lettres algériennes* (Grasset, 1995) en oubliant sa contribution à la lutte anticoloniale. Étonnant d'ailleurs que ce nom ne lui "ait rien dit".

Leçons de l'Histoire : le préfet de police responsable de la sanglante répression des manifestations du FLN et des morts du métro Charonne était le même qui livrait des enfants juifs aux nazis : Maurice Papon.

[←11]

Les Nouvelles littéraires, n° 1480, 1955.

[←12]

“Une nouvelle école littéraire”. *Les Nouvelles littéraires*, n° 1363-1364, 1953.

[←13]

Mohamed Abdelli, “La Nouvelle Littérature algérienne”. *Les Lettres françaises*, 8-14 mars 1956.

[←14]

Et les premiers fragments de *Nedjma* de Kateb Yacine dans la revue *Esprit*, avant de paraître en volume en 1956.

[←15]

“Un roman qui commence”. *Les Lettres françaises*, juillet 1954.

[←16]

Deux publications de 1985 en Algérie en témoignent : “L’œuvre romanesque de Mohammed Dib” par Naget Khadda et “Hommage à Mohammed Dib”, numéro 6 de la revue *Kalim.*

[←17]

Cité par Mohamed El Yamani dans son très bel article intitulé “Le sacre de Mohammed Dib”, in *Arabies*, septembre 1995.

[←18]

Ibid.

[←19]

Lettres algériennes, *op. cit.*, p. 117.

[←20]

Ibid, p. 44.

[←21]

Depuis que chaque jour nous parviennent d'Algérie de si tristes nouvelles, comme à Oran le meurtre du dramaturge Abdelkader Alloula, j'ai souvent pensé à Kateb Yacine. Il n'y a pas que les Ancêtres pour redoubler de férocité. Lui qui n'avait jamais été un donneur de leçons, comme il aurait su river leurs clous à tous ces "enturbannés" ! Comme il aurait su trouver le ton juste pour dénoncer les barbus assassins mais aussi tous ceux, toujours au pouvoir, qui ont aidé la naissance de la "bête immonde"…

[←22]

“La nouvelle dans la littérature yankee”, in *Forge*, n° 5-6, octobre-novembre 1947.

[←23]
Éditions Albin Michel, 1995.